

le ROUGE et le NOIR

Directeur : PIERRE FONTAINE
Rédaction - Administration :
12, rue des Colonies, 12
BRUXELLES
Tél. 12.44.14

hebdomadaire
LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE, POLITIQUE et SOCIAL
SOCIÉTÉ COOPÉRATIVE - REG. COMMERCE BRUX 45.855

ABONNEMENTS D'UN AN
Belgique 45 frs.
Congo 60 frs.
Etranger 60 ou 75 frs.
C. Ch. Post. 2883-74

TRIBUNE LIBRE (1)

Objection de conscience

par Charles Plisnier

Que la question de l'objection de conscience soit à l'ordre du jour dans ce pays, c'est ce qui ne se peut contester.

Elle soulève même, malgré qu'on accuse l'apathie populaire, un peu trop de passions, de dévouements et de bonnes volontés.

Maintenant que Symoens est libre, je puis bien dire que cela m'alarme un peu.

Qu'on m'entende bien. Je suis sensible, — humainement, — à l'attitude d'un jeune homme comme lui qui, pour employer des mots un peu trop grands, « a fait à son idéal le sacrifice de sa vie ». J'ai, pour le tirer de prison, signé tout ce qu'on a voulu. Et je le ferais encore, si demain, il y rentrait.

Mais cela, je crains que ce soit du sentiment et, en quelque manière, de la faiblesse.

Que les masses, voyant un héros mourir, s'insurgent et se portent à son secours, montre quelles puissances mystiques peuvent, en un rien de temps, soulever le juste et l'injuste.

Ici, c'était pour la paix. Mais n'oublions pas qu'hier c'était pour la guerre. Et beaucoup, parmi ceux qui ont crié : « Libérez Symoens ! », si demain on leur disait, je répète : on leur disait que des Allemands brûlent une femme, hurleraient : « Tuons-les ! »

Agitant réclamé Symoens aux autorités militaires, on doit se demander si Symoens est un héros utile et si, de toute son âme, il ne sert point tout justement la cause qu'il se proposait de combattre.

En somme, je pense qu'il faut apprécier l'objection de conscience tout autrement que ne l'ont fait jusqu'ici ceux qui s'y sont un peu hâtivement ralliés.

L'objection de conscience, à y regarder d'un peu près, peut se prendre de deux manières.

Tout d'abord, elle a un côté subversif.

Dans un état capitaliste, pourvu d'un solide appareil militaire et gratifié du service obligatoire, dire : « Je ne sers pas » est un geste de révolte évident.

Non point qu'il ait une grande portée directe. A supposer qu'il soit imité par quelques dizaines de héros disposés à passer un an en prison ou à se laisser à peu près mourir de faim, il priverait l'armée d'un peu moins que rien. On peut même dire qu'il ne la priverait de rien du tout. Car, escomptant une certaine proportion d'objecteurs de conscience, les autorités militaires laisseraient réformer moins d'inaptes, en sorte que, les Symoens étant en prison, d'autres prendraient leur place dans les unités.

Mais le geste des objecteurs a une portée indirecte beaucoup plus grande. Car il est un exemple d'insoumission aux forces régnautes; il attire l'attention publique sur le problème de la guerre et montre à quel point celle-ci peut aller à l'encontre

de la volonté des hommes qui la font.

Malheureusement, même par ce côté subversif, l'objection de conscience présente un danger. Car elle tend à faire croire aux masses que les hommes peuvent, par des actes individuels, empêcher la guerre.

Ce danger n'est pas le plus grand. Vue d'un autre angle, qu'est-ce que l'objection de conscience? Une protestation contre la guerre. Plus : une protestation contre la violence.

Guerre, Violence : l'usage même de ces mots abstraits, dépourvus de tout adjectif qui en eût circonscrit, précisé le sens, souligne l'utopie de la démarche.

Ah! si on disait : Guerre capitaliste, Violence bourgeoise! Mais les objecteurs de conscience ne veulent pas de cela. Ces notions mêmes leur échappent. Ils oublient que si la violence est l'arme des puissances qui maintiennent leur domination au mépris des intérêts des hommes, elle est aussi l'arme — et la seule, — des minorités qui portent le destin des sociétés. La violence, c'était Nicolas II et ses millions de soldats domestiqués, mais c'était aussi les quarante-cinq mille bolcheviks qui, en octobre, s'emparaient du sixième du monde. Sans cette violence-là, cent cinquante millions d'hommes seraient encore une sorte de bétail, soumis à l'anarchie économique, ET A LA GUERRE.

La guerre a été jusqu'ici une sorte de maladie de croissance ou de sénilité, qui s'empareait des villes, des nations; l'effet d'un certain état de déséquilibre : en somme, un phénomène social. On ne fait pas disparaître un phénomène, sans supprimer sa cause. C'est ce que veulent faire, pourtant, Symoens et les siens.

En faisant croire, par leur acte, que l'on peut supprimer la guerre sans supprimer le régime qui l'engendre, quelque soit leur héroïsme, on doit leur dire qu'ils sont des aveugles et des marchands d'orviétan.

En jetant dans les masses, celles qui doivent être prêtes à lutter pour leur libération, cette mystique de la non-violence, ils menacent d'énervier et de troubler ces forces à qui incombe la transformation du monde.

Que feraient Symoens et les siens, dans l'U. R. S. S., si celle-ci était attaquée? Ils diraient, comme ici : « Nous sommes contre la violence. Défendez sans nous ce patrimoine de tous les hommes, ce socialisme qui, justement, a pour fin la destruction de toute guerre. » Et cette cause qu'ils veulent défendre, — en disant cela — ils la trahiraient.

Symoens, chrétien ou non, est une victime du Christ. Il prêche la non-violence dans un monde qui est la violence et qui ne peut être réduit que par la violence. A la machine de guerre qui vient, il dit : « Nous vous opposons nos poitrines! » Comme si la machine pouvait ne pas passer dessus et les écraser. Il ne suffit pas d'être un héros, car on peut offrir sa vie en vain.

C'est pourquoi je salue Symoens, homme de bonne volonté. Mais je pense que c'est un pauvre homme et un marchand d'illusions.

Charles PLISNIER.

MORALE du fait-divers

Ne pouvant toujours se satisfaire du crime, le premier des beaux-arts, ou mis par les soins de la société dans l'impossibilité de s'y complaire, il arrive que les assassins deviennent poètes... du dimanche, si l'on peut dire.

Détective, qui, Dieu sait comment, a reparu à l'étalage des librairies nationales, publie deux poèmes de Lanio, l'assassin de l'agent Verjus, condamné à mort, puis grâcié :

Oui! je l'attends tous les jours
La « veuve » du triste vautour
Quand vous ferez tomber ma tête
Pour moi aussi ce sera fête,
Car j'aurais je ne suis qu'un gueux
Ce jour-là je serai heureux.

J'offre ma tête de bon cœur
Je suis un enfant du malheur,
J'ai beaucoup connu la souffrance,
Celle-là me réjouit d'avance.
C'est la fin de mon martyre
Aussi je ne peux plus en frémir.

A la Santé, le 7 août 1932.

Il y a quelque chose de douloureusement troublant dans ce désir de la mort et cette joie de la punition chez un misérable pas plus responsable sans doute de son crime que Gorguloff, et tant d'autres assassins assassinés.

Et que d'amertume dans ces derniers vers d'un autre chant du maudit :

Pour ces passionnés c'est la fête
De voir tuer un malheureux

Il est des jours où l'on aimerait savoir la « veuve » douée de raison et libre de choisir sa victime...

TITYRE.

Triste métier

L'Indépendance Belge, en première page, et sous un double titre grandiose, annonce que M. Hoover a été blessé à la main.

Elle l'annonce en ces termes :

Londres. — Le correspondant de l'Agence Reuter à Washington télégraphie qu'une grande réception a été offerte hier soir à la Maison Blanche à l'occasion de l'inauguration du nouveau Palais de la Cour Suprême.

Le Président Hoover, qui, se conformant à l'usage, a dû serrer la main aux nombreux invités, a été légèrement blessé à la main droite et sur l'avis de son médecin, a dû se retirer dans ses appartements avant la fin de la cérémonie.

On présume, ajoute le correspondant, que c'est la bague d'un invité qui a fait une entaille à la main droite du Président.

S'il nous est permis de présumer aussi, nous pensons que la bague devait orner la main de Moscou. Une enquête s'impose.

Les beaux discours

Extrait d'un discours du Président fédéral de la F. N. A. E. C. lors de la remise d'un drapeau, le quatrième?

Monseigneur,

Quand, tout à l'heure, Votre Altesse daignera, comme nous l'en prions, présenter l'hommage de notre jeunesse à Leurs Majestés, notre Roi et notre Reine bien-aimés, ce sera pour Elles, nous l'espérons, un gage de confiance en l'avenir, car ce serment est prêté par les enfants de ceux dont Sa Majesté le Roi a éprouvé le courage et la ténacité à Liège, à Namur, à Anvers et sur l'Yser; par les enfants de ceux-là qui expirèrent dans les bras de leur Reine infirmière, en contemplant son sourire maternel.

Un pince-sans-rire, le Président fédéral!

IMAGE DE CE TEMPS

Du côté des pignoufs

C'est une histoire toute simplette. Moins que rien.

Bruxelles vient d'élever un monument à Ernest Solway. Il y avait là le Roi, les ministres et les autorités. Il y avait aussi la pluie, une pluie implacable.

Puis les discours.

Celui de M. Hymans qui parla du créateur d'industrie et de richesse, du penseur, du réalisateur, du chef... Et il pleuvait toujours.

Puis le discours de M. Max qui parla du grand citoyen, du grand libéral, du sage, du juste, au service de l'humanité... Et il pleuvait toujours.

Puis le discours du professeur Langevin qui prit la parole au nom des savants étrangers. Il parla de l'homme et des temps présents, insistait noblement, généreusement sur le côté social de l'œuvre d'Ernest Solway. Il dit ce que les autres n'avaient pas dit, ou pas assez.

C'est alors qu'il y eut un moment de gêne et même qu'un certain froid courut d'un bout à l'autre de la tribune. Tous ces officiels regardaient curieusement le professeur Langevin et l'écoutaient sans complaisance.

Mais la cérémonie prit fin.

Et il pleuvait toujours.

Le départ fut rapide. Chacun de se hâter vers son auto et les portières des limousines de claquer superbement.

Puis le monument resta tout seul et tout semblait fini.

Pas tout à fait cependant.

Il y avait encore sur le bord de la tribune un vieux bonhomme oublié là. Il regarda une dernière fois la statue, puis le ciel inclément et, enfin, se décida à partir.

Et le col du pardessus relevé, le dos un peu voûté, le professeur Langevin s'en fut, seul, sous la pluie.

Le gâchis à la Bibliothèque Royale

A peine avons-nous publié un article sous ce titre qu'une petite note qui sentait à plein nez l'encre ministérielle paraissait en Petite Gazette dans le Soir complaisant.

C'était pour dire que la Chalcographie dont nous avions parlé se portait à merveille, qu'elle était devenue une réalité qui entrerait en action dans quelques semaines et que, tout justement et comme par hasard, M. Petitjean y était allé voir, la veille ou l'avant-veille.

Hélas! voici M. Petitjean par terre et pour le remplacer, aux Sciences comme aux Arts, son Excellence M. Lippens et sa fille plus familiarisés pourtant avec le vol à voile, le golf et l'industrie touristique.

C'est donc à M. Lippens que ce discours s'adresse. Nous y attirons son attention particulière parce que nous avons de sérieuses raisons de croire que les ronds-de-cuir du ministère seront moins précis que nous.

OOO

La Chalcographie donc a été instituée il y a de longs mois. Les machines sont là, tout est prêt. On avait fait grand bruit autour de cette innovation dont on attendait monts et merveilles. Mais voilà, rien ne fonctionne. Pourquoi?

Disons à ce propos qu'il serait logique que la section de la Chalcographie et la salle des estampes fussent rattachées aux musées de peinture. (Aussi bien l'entrée de la salle des estampes se fait par le Musée Moderne et non par la Bibliothèque.)

Cela paraît d'autant plus logique, que le conservateur en chef, M. Tournéur, n'est pas qualifié pour diriger une Chalcographie, ni un cabinet des estampes... ni, d'ailleurs, une bibliothèque. Il était conservateur du cabinet de numismatique et c'est de là qu'on le fit passer sans préparation aux fonctions de conservateur en chef de la Bibliothèque.

On pourrait peut-être faire remonter à cette incompétence l'extravagant « gâchis de la Bibliothèque Royale ».

OOO

Nous nous plaignions, l'autre jour, de ce que beaucoup de publications n'étaient pas cataloguées.

Il en est ainsi des thèses françaises envoyées par les Facultés et au nombre desquelles il s'en trouve de fort intéressantes. Ces thèses, depuis environ un an, ne sont pas cataloguées.

Comment les trouver?

La Bibliothèque a acquis depuis plus d'une année une collection de livres folkloriques venant de la bibliothèque du célèbre folkloriste anversois Van Heurck. Elle n'est pas cataloguée.

Toutes les publications officielles américaines, dont certaines publications scientifiques de premier ordre, envoyées périodiquement à l'Etat belge, ne sont pas cataloguées non plus.

OOO

Mais en dehors de ce qui n'est pas catalogué, et donc pratiquement inexistant, il y a aussi ce qui ne figure pas à la Bibliothèque et ce qui, hélas! y figure. Le goût marqué de M. Tournéur pour les revues et les romans pour concierges le détourne, semble-t-il, d'achats plus utiles. C'est en vain que nous avons cherché les revues ci-après, de renommée universelle :

V. O. K. S., la seule revue importante sur l'U. R. S. S., en langue française (à part U. R. S. S. en construction, qui est simplement un illustré);

Nations Business, la revue de la Chambre de Commerce de Washington: la revue la plus copieuse du monde sur les affaires commerciales entre nations;

Factory & Industrial Management Review, la seule revue au monde ne s'occupant que d'organisation industrielle dans tous les domaines, très copieuse également.

Il en manque bien d'autres. Par contre, on peut trouver un tas de feuilles de chou ou de revues d'un intérêt médiocre dont les pages ne sont jamais coupées. Ça en dit long. Ainsi : le Bulletin de la Société Les Amis de Marc Aurèle, les Annales historiques et géographiques du Guatemala, etc.

OOO

Mais on formule encore d'autres griefs, d'ordre pratique. Ils ont leur importance. Pourquoi, alors que la Bibliothèque est ouverte le soir, ne délivre-t-on pas de cartes d'admission après 6 heures, c'est-à-dire dès l'instant où les gens qui travaillent recouvrent généralement leur liberté?

Pourquoi, et au profit des mêmes, la Bibliothèque n'est-elle pas ouverte le dimanche comme les musées, quitte à la fermer un jour de semaine?

Pourquoi n'y est-on admis qu'après l'âge de 17 ans?

Ainsi les parents qui, confiants dans l'aide tutéaire de l'Etat, ont eu le malheur de faire un gosse, s'ils ont un certain goût de l'intellectualité et s'ils sont besogneux, ne peuvent se rendre à la Bibliothèque. Il serait pourtant aisé de faire une salle spéciale pour adolescents avec, si l'on veut, un catalogue spécial.

OOO

Tout cela, des fonctionnaires tant soit peu conscients de leurs charges,

Quand la Nation Belge sourit...

Il est parfois bon de lire les échos de la presse quotidienne avec quelque retard. Celui-ci par exemple qui parut dans la Nation belge, le 13 octobre :

TROP DE ZELE...

Certains journaux français, nous prenons la liberté de les en avertir, se sont avancés bien imprudemment dans les dépêches qu'ils ont publiées à propos des élections communales belges.

C'est ainsi, par exemple, que les lecteurs du Journal ont appris tout à la fois que les libéraux avaient obtenu pas mal de succès et que... les électeurs avaient désavoué le gouvernement de M. Renkin. Un gouvernement qui compte cinq ministres

libéraux à côté de sept catholiques... Le correspondant du Journal en Belgique est le collaborateur d'un journal radical bruxellois. Il pousse son zèle cartelliste jusqu'à le transporter à l'étranger. Passons.

Quant au Journal des Débats, qui nous a habitués à tant de sérieux et de pondération dans la politique internationale, il nous fait prévoir, dans une correspondance de Bruxelles, l'avènement d'un ministère d'affaires présidé par... M. Theunis! Sourions d'un œil indulgent à ces folies qui ont du moins le mérite de nous amuser un instant.

Nous pensons que la Nation Belge aura cessé de sourire.

l'auraient proposé et en partie réalisé depuis longtemps.

Comme, aussi, ils auraient imaginé de faire un recensement des livres et revues jamais lus. C'est pourtant élémentaire.

En réalité toutes ces lacunes n'ont pas pour origine négligence ou défaut de travail, mais manque d'initiative de la part des conservateurs et, particulièrement, manque de connaissances encyclopédiques et bibliographiques pour discerner l'importance relative des travaux et opérer un triage judicieux. C'est ainsi que dans une liste de livres à acheter le choix sera fait au hasard des titres et selon les idées ou convictions du conservateur en chef qui prononce sans appel.

Et c'est dans cette administration boiteuse que l'un des conservateurs, M. Valère Gille (qui ne fait en réalité que se conserver lui-même), vient d'être prolongé d'un an par la grâce de M. Petitjean malgré que, grâce à Dieu, il eût atteint la limite d'âge. Serait-ce qu'il retombe en enfance?

Gabegie! paresse! indifférence! A l'image du régime...

LE DÉTECTIVE J. MEYER
Ex-fonctionnaire de Police judiciaire
MEMBRE FONDATEUR
DE L'UNION BELGE DE DÉTECTIVES
PROFESSIONNELS
(Arrêté Royal 4-7-1925 - Moniteur 29-5-1932)

Siège : 32, rue des Palais Tél. 17.61.82

Le Rouge et le Noir
gagne des lecteurs
chaque jour.

Depuis le 1^{er} juin

625

nouveaux lecteurs,
dont

265

nouveaux abonnés

Abonnez - vous aussi

50 fr.

au C. C. P. 2883.74

A LA VILLE DE LISIEUX

Léon Legay Petite rue des Bouchers, 30

Ca meilleure cuisine

Le meilleur marché

SES PLATS DU JOUR :

Lundi : Mironton, 4,50; Veau printanier, 5,50.

Mardi : Blanquette de veau, 5,00.

Mercredi : Cassoulet, 8,00.

Jeudi : Beuf bourguignon, 4,50; Saucisses de Toulouse, 4,50.

Vendredi : Poissons variés. Veau Marengo, 5,00.

Samedi : Petite marmite, 6,50; Rognots sautés Madère, 6,00.

Dimanche : Petit sauté, 5,00; Gigot bretonne, 6,50.

VILLE DE BRUXELLES

VENTE PUBLIQUE

de la

COLLECTION

du

Docteur BARELLA

Tableaux, porcelaines
meubles anciens

Œuvres importantes de :

Artan, Agneessens, E. Boudin, H. Boulenger, Corot, Fr. Courtens, Henri De Braekeleer, J. De Greef, Charles De Groux, L. Dubois, Fourmois, Gilsoul, Madou, X. Mellery, Oyens, Pantazis, Eug. Smits, Jacob Smits, Alfred et Joseph Stevens, Is. Verheyden, Alf. Verwée.

La vente aura lieu à Bruxelles, au

PALAIS DES BEAUX-ARTS

10, rue Royale

Lundi 7 et mardi 8 nov. 1932

chaque fois à 14 heures

Par le ministère de l'huissier
NICAISE, résidant à Bruxelles
rue Ernest Allard, 15

Expert : Jef DILLEN

EXPOSITION PUBLIQUE

Samedi 5 et dimanche 6 novembre 1932

de 10 à 13 et de 14 à 17 heures

LETTRE D'ALLEMAGNE

Il est moins cinq...

Cologne, octobre 1932

Ce matin, le ciel est pur, bleu. Une grande lumière éclatante descend avec les eaux du Rhin. Au ras des eaux glissent, assemblés, les arbres venus des hautes forêts de Germanie, et le chant des marinsiers. Les cris des mouettes montent et plangent. La journée sera belle comme un don de Dieu. Impassible harmonie. De jeunes hommes rient, chantent; la joie est aux jeunes hommes.

Mais quelqu'un, en silence, apporte des journaux. On se replie sur soi-même.

Un journal du Sozialistische Arbeiter Partei publie des photographies de la police militarisée, qui porte l'uniforme et le casque d'acier comme les hommes de la Reichswehr; elle est armée de fusils-mitrailleurs et fait des manœuvres. Les bureaux de la police et le gouvernement assurent que la Schutzpolizei n'a pas d'armement militaire; le gouvernement a envoyé une note à Genève, dans ce sens, et les journaux bourgeois allemands ne publient que cette note. Je sais que les journaux bourgeois, en Belgique, en France, ne reproduisent que les photographies des manœuvres qui ont eu lieu entre la police de Lübeck et celle du Mecklembourg, comme les journaux du Sozialistische Arbeiter Partei. Mais ceux-ci dénoncent ces agissements

parce qu'ils savent que le gouvernement crée là une armée qu'il pourra diriger contre la classe ouvrière. Néanmoins, j'ai obtenu une de ces réponses qui ne satisfont pas : « elle est principalement affectée à enrayer une poussée révolutionnaire. » Quels cadres elle constitue!

Il n'y a plus devant nous qu'un grand ciel pâle. Nous nous sentons tout d'un coup au froid, au danger. Est-il vrai que la plaie du monde soit inguérissable? Ici, il y a un peu moins de pacifistes qu'hier; il y en aura moins demain qu'aujourd'hui. A l'Est, la guerre inévitable. Demain, la lugubre folie des peuples... Il est moins cinq.

J'ai, entre les mains, le livre récent de René Joulet : Frieda. Je lis cette page : « Dans ces heures de la tragique éclipse, je ne veux point douter de votre retour dans la lumière. Allemagne de Weimar et de Koenigsberg, Allemagne de Bonn et de Bayreuth, Allemagne de Heidelberg, il serait au dessus de mes forces de vous dire jamais adieu. J'espère en vous. »

Nous haussons les épaules. Ce n'est plus du retour de l'Allemagne dans la lumière qu'il faut parler, mais du retour de toute la civilisation occidentale vers des nuits où peut se fracasser le vieux monde. Décidé-

NOUVELLE

LE FOU DES DUNES

Sache toutefois que nul ne passe seul le soir, dans les dunes...

Charles DE COSTER.

Après le souper, j'avais fait une courte promenade jusque Heyst; puis, j'étais revenu par le bosquet déjà rempli d'obscurité.

Dans le sous-bois, la lumière de la lune se coulait entre les arbres et dessinait leur ombre sur l'herbe.

Accompagnés par le bruissement des feuilles, les grillons tenaient un concert assourdissant tout au long du chemin bordé d'arbustes.

Par intervalle, le vent passait en sifflant sur la crête des dunes.

La nuit était douce, pleine de poésie.

Trois lignes la résumaient toute entière :

Les dunes toutes noires.

Le ciel un peu moins sombre.

Le bruit des vagues qui déferlaient.

Je songeais à cette phrase de J.-K. Jérôme : « Chut! N'entendez-vous pas? On dirait les sirènes qui chantent dans le creux des vagues; ou les âmes en peine lamentant des nénies pour les cadavres blanchis que retiennent les algues. »

Le mystère de la nuit s'étendait à chaque objet...

Etait-ce une idée? Il me sembla entendre un pas. Il faisait très noir. Je ne voyais pas à deux mètres de moi.

Le calme nocturne se remplit de craquements sinistres, les broussailles se peuplèrent de fantômes et le souvenir d'étranges contes vint hanter mon esprit.

Je poursuivis mon chemin, un rien plus pressé.

Mais à peine avais-je fait dix pas, que, derrière moi, j'entendis les broussailles remuer, quelqu'un sauter sur le chemin et courir précipitamment vers moi.

Effrayé, je me retournai.

Pour l'amour de Dieu, n'allez pas vers la haute dune.

Je m'attendais peu à une interpellation de ce genre.

Mon interlocuteur était un homme d'une taille en-dessous de la moyenne, perdu dans un large manteau noir qui lui tombait sur les pieds. Sa figure était sans âge, entre cinquante et nonante ans. Son visage brun par le hâle et sillonné de rides profondes disparaissait presque sous l'envahissement de sa chevelure, de sa moustache et de sa barbe, crasseuses et emmêlées.

Je m'étais à peu près remis de mon émotion.

Il avait néanmoins deviné mon trouble, car il me dit, en me fixant de ses yeux qu'il avait très grand et exorbités :

— Ne craignez rien. Soyez heureux et remerciez Dieu de m'avoir mis sur votre route.

— De quel droit, lui dis-je, fei-

gnant prendre un air indifférent et légèrement audacieux, voulez-vous m'empêcher de me diriger vers la haute dune, s'il me plaît d'y aller?

— Malheureux, s'écria-t-il, en levant les bras — et en même temps, son manteau sans manches semblait lui donner de grandes ailes de chauve-souris — Dieu m'a donné pour mission de veiller chaque nuit en cet endroit afin d'éloigner les hommes de la haute dune.

Sa voix rauque s'élevait par éclats étranges dans ce calme religieux dont il ne semblait guère se soucier. Ma conversation avec un fou, dans les dunes, à minuit, avait un caractère fantastique qui n'était pas pour me déplaire.

— Est-ce donc l'Esprit de Perdición qui habite cette dune? lui demandai-je.

— Ecoutez, dit-il. Il s'approcha de moi et, pendant tout le temps qu'il me raconta l'histoire suivante, il ne cessa de fixer le sommet de la dune.

« Un soir, j'errais à travers les dunes; précisément comme vous ce soir-ci. Dieu! qu'il faisait noir! Une dune beaucoup plus haute que les autres se dressa devant moi. Je m'escaladaï avec peine, en trébuchant plusieurs fois, et arrivai essoufflé au sommet. De l'autre côté, il y avait une rue sombre mal éclairée par la lumière vacillante d'un réverbère. Je parvins devant la porte d'un grand bâtiment. J'entrai. Une obscurité totale régnait à l'intérieur. Après un certain temps, je crus entendre de faibles gémissements qui s'élevaient quelque part. Je montai à l'étage d'où semblaient venir les bruits. Je collai mon oreille à une porte, mais je sursautai aussitôt car un cri terrible venait de retentir dans cette pièce sombre. Je pensai m'enfuir; la curiosité fut plus forte. Ayant repris mes esprits, je poussai lentement la porte.

C'était une grande salle, pleine d'une lumière éclatante. De nombreux badauds formaient demi-cercle. Au centre, j'aperçus plusieurs hommes tête nue, en bras de chemise et vêtus d'un tablier blanc. J'approchai comme les gémissements reprenaient. Ma frayeur fut grande et je devins d'une pâleur extrême, je crus tomber en syncope. Un jeune homme livide était étendu sur une table; il était complètement nu. Son corps n'était qu'une plaie d'où des filets de sang s'échappaient sans cesse.

Pour le moment, ceux que je prenais pour des infirmiers, lui avaient ouvert le bras d'un long trait sanglant, du poignet jusqu'à l'épaule.

L'un des hommes en manches de chemise découpait les muscles avec un couteau très effilé et raclait la chair autour des os.

Les badauds regardaient cet odieux spectacle d'une manière incompréhensible. Etaient-ce encore des êtres humains, ces gens chez qui on aper-

cevait à peine une impression de malaise sur le visage?

Pourtant, ils frémirent et reculèrent de dégoût lorsqu'un des infirmiers, armé d'une espèce de faux, débarrassa la table et jeta dans leur direction des caillots de sang et des lambeaux de chair rougie.

Un entendant toujours le bruit du racloir sur les os du supplicié. Celui-ci avait les yeux fermés mais ne cessait de gémir.

Les opérations s'arrêtèrent un moment. Je me demandais à quelle scène j'allais assister maintenant. Je ne dus pas attendre longtemps pour être fixé. L'un des assistants releva la tête de l'infortuné adolescent.

Un autre s'approcha avec une lame d'environ quarante centimètres et, en un mouvement d'une brutalité inouïe, il la plongea vers le haut dans la gorge de la victime. On entendit les dents claquer et la bouche s'entr'ouvrit laissant passer la lame et un flot de sang si abondant que le bourreau en fut inondé.

Pendant quelques secondes du sang gicla sur les spectateurs; j'en reçus moi-même trois gouttes toutes chaudes sur la paupière.

Le supplicié râlaït, le poignard dans la bouche.

Une horreur sans nom s'empara de moi, je gagnai la sortie et m'enfuis éperdu par les dunes désertes.

L'étrange vieillard cessa de parler, son regard dévala la dune, parcourut le paysage, puis se fixa sur moi.

— Et Dieu, lui dis-je, qu'est-il venu faire dans cette histoire?

— Dieu m'est apparu et m'a dit : Chaque nuit, tu veilleras que personne n'aille vers la haute dune, répéta-t-il.

L'histoire qu'il venait de me raconter m'avait fort énérvé, je n'aurais pu dire pourquoi; une colère sourde grondait en moi.

— Vous êtes fou! lui criai-je à la figure. Fou! Vous êtes fou! Vous avez rêvé tout cela! D'ailleurs, j'y cours à la haute dune!

— N'y allez pas! hurla-t-il. N'entendez-vous pas la voix des victimes suppliciées?

Mais c'était le vent qui rasait le sol, éveillant des gémissements parmi les buissons.

Je courais déjà. Il s'était élané derrière moi.

— Malheureux! Malheureux! Pourquoi atteint au sommet de cette dune est maudit! Ecoutez-moi!

Je commençai l'escalade et au moment où j'atteignis le sommet, j'entendis encore les cris du fou qui s'échappait à travers les broussailles.

Et derrière la haute dune, je ne vis rien que l'immense plaine flamande baignée dans la lumière laiteuse de la lune qui brillait haut dans le ciel.

G. VANDER HAEGHEN.

avec des noirs, des jaunes, des juifs, etc. Qu'importe lorsque toute l'Allemagne fait front unique pour obtenir la révision des traités, lorsque l'Allemagne républicaine et l'Allemagne impériale réclament l'égalité des droits et l'obtention? Elles l'obtiendront parce que le Reich est aujourd'hui trop puissant et trop revêtu pour qu'on puisse le garder davantage en tutelle.

Ainsi tout est clair. Il n'existe que des possibilités béantes. M. Herriot n'a répondu à rien lorsqu'il a décliné l'invitation anglaise à participer à la conférence de Londres, en disant que le parti radical français gardait ses solutions radicales pour sa politique intérieure!

Mais il y a autre chose. La question franco-allemande? Le désarmement, soudain consenti de bonne foi par la France? Ces problèmes sont dépassés.

Est-elle si éloignée, l'époque des Isvolsky et des Poincaré, engageant la France vis-à-vis de la Russie pour toute la politique balkanique de celle-ci? A-t-on songé aux nouvelles alliances?

Une Pologne, une Roumanie, une Tchécoslovaquie désarmées seraient sous le coup d'une attaque immédiate, si on ne liait pas au problème du désarmement le problème de la révision des traités et le problème des frontières douanières. Si une solution au problème du désarmement est possible entre la France et l'Allemagne, elle ne l'est pas entre l'Allemagne et la Pologne, entre la Hongrie et la Roumanie.

L'inconséquence des hommes de 1919 fut telle, les traités ont créé des situations telles qu'il n'est plus possible aujourd'hui d'effectuer le désarmement général sans reviser les traités — en prenant pour fondements les quatorze points de Wilson, dont plusieurs furent violés à Versailles — et sans entreprendre la construction d'un ordre rationnel en Europe. La violation, en 1919, du principe du libre droit des peuples à disposer d'eux-mêmes, empêche les nations, au profit de qui ont été réalisées certaines corrections territoriales, de désarmer sans que soit trouvée une solution générale qui les protège contre une haine légitime : une solution européenne par quoi seront supprimées les barrières douanières, et libérées toutes les nationalités qui revendiquent leurs droits, libérées au sein d'une vaste fédération des Etats d'Europe. En outre : l'abolition de la politique de prestige et abdication de la souveraineté nationale, piliers de l'Etat national.

Il faut songer à faire l'Europe... ou la guerre ou la révolution.

Mais il est moins cinq. A l'Ouest, la guerre est possible.

Je n'annonce pas l'âge d'or. Je crois à la guerre possible parce que toute tergiversation du gouvernement français et de ses alliés est cause d'un surcroît de tendance nationaliste en Allemagne, parce que la course aux armements mène inévitablement à la guerre, et que déjà nos munitionnaires fournissent les nationalistes allemands.

Je crois à la guerre possible, et tout ce que la Belgique compte aujourd'hui de publicistes indépendants, éclairés, doivent entreprendre, ont pour devoir de soumettre dès maintenant à la nation les pièces du procès, de ressortir et de confronter les documents accablants qui ont vu le jour et qui n'ont pas obtenu d'assez large publicité; de manière à créer un mouvement d'opinion tel que notre gouvernement ne puisse que tirer, dès le premier jour du conflit qui se prépare, son épingle du jeu.

Ou faisons l'Europe. Il est moins cinq.

Robert RADELET.

Rue de la Loi

Dans le rapport au Roi sur la dissolution, les ministres d'aujourd'hui parlent complaisamment des « résultats acquis par les cabinets précédents ».

Le ridicule ne tue plus.

La transmission des pouvoirs eut lieu dans cinq ministères.

Ça s'est très bien passé.

Les hauts fonctionnaires ont tous dit ce qu'il fallait dire : qu'ils étaient au regret de voir partir l'ancien ministre et enchantés d'accueillir le nouveau.

Il n'est venu à l'idée d'aucun discoureur de dire tout le contraire; qu'il était enchanté de voir partir l'ancien et désolé du choix du successeur.

C'eût été plus drôle et sans doute plus juste.

Hélas! ces messieurs manquent de fantaisie.

POÈME

FANTOMAS I

Le respect de la mort s'en va chez les spécialistes.
 Fantômas, poète édité à frais d'auteur,
 Est un Centaure qui s'ennuie
 De ne pouvoir descendre de cheval.
 Il ne suffit pas de sourire
 Pour ne pas être condamné
 Et si parfois les nuages se trompent de neige,
 La neige, elle, se trompe d'ennemi.
 Tout le surréalisme est au service de Fantômas.
 C'est le seul être au monde avec qui
 J'aurais aimé me faire photographier à la foire.
 Vraie patrie de l'enfant qui s'éveille,
 Il est le plus court chemin de la vie dangereuse
 A la dernière grimace du supplicié.
 Tous les soirs il s'habille pour mourir
 Mais un orchestre entier ne peut périr d'un seul coup.
 Fantômas luit sur mon enfance
 Comme un éclairage sans pitié
 Pour mes rides d'enfant.
 Il lui suffit de paraître et Sitting Bull,
 Nick Carter, Nat Pinkerton, Morgan le Pirate,
 Buffalo Bill et Lord Lister furent effacés
 Taches légères dissoutes dans l'éther.
 Seuls nous donnaient le vertige,
 La fenêtre ouverte sur Fantômas
 Et les dessins de Benjamin Rabier,
 Qui peint la nature comme elle devrait être.
 Fantômas m'apprit à mentir sans besoin
 Et à dire que $2 + 2 = 5$
 Alors que je savais très bien
 Que $2 + 2 = 3$.
 Par ses soins, dans mes veines gelées,
 Le sacrilège célébrait l'office du froid.
 Il m'apprit la haute leçon de morale,
 Du poivre jeté dans les yeux d'un ennemi.
 Il m'apprit à me rendre méconnaissable
 Aux yeux mêmes de mon propre miroir
 Et à me méfier de cette femme ridicule
 Qu'on me présenterait dans le monde : Madame Fantômas.
 Quand j'étais sage, il me donnait une image
 Que je mettais dans ma tirelire.
 Je ne l'ai ouverte qu'aujourd'hui.
 Aujourd'hui Fantômas n'est plus qu'un orage qui s'éloigne.
 Ses yeux sont fermés pour cause de décès.
 Criminel dissimulé dans sa propre ombre,
 Fantômas est mort avant d'avoir pu être rejoint.

Néanmoins

Son vieil ennemi le policier Juve veillait.
 Soigneusement grimpé, il s'était fait la tête
 De l'Éternité; ce n'était pas trop pour vaincre
 Enfin l'Inconnaissable, l'Insaissable,
 Le Roi de l'Épouvante, la Silhouette du Crime.
 Fantômas revint un jour dans le boudoir
 Où se brûlaient les mains, il déroba
 Le diadème de Sonia Daniderff.
 Juve depuis trente ans l'y attendait.
 Ses cheveux avaient à peine blanchi.
 Seules les tempes grisonnaient.
 Minute solennelle : le Temps Perdu
 Rencontrait enfin le Roi du Crime.
 « Arrêtez-le, cria Fantômas, je suis Juve
 » C'est lui Fantômas » et Juve-Fantômas
 Fut arrêté, emprisonné, jugé, exécuté.
 Pendant que Fantômas-Juve ricanait
 Et disparaissait une fois de plus dans les Ténébres.

Fatigué des hommes que le sommeil aveugle
 Fantômas s'en prit aux astres, aux fleurs, à la nuit.
 Il brouilla tout dans le Ciel, offrit la Croix du Sud
 A la Reine des Poisons qui s'en fit un cerf-volant.
 Il était à l'aise dans l'azur
 Car Fantômas placé sur un nuage
 Subit une poussée de bas en haut
 Egale au volume de soleil déplacé.
 La Mer du Nord pour échapper à sa poursuite
 Dut se déguiser en brouillard.
 Elle se fit passer pour la Tamise,
 Et Fantômas se trompa de Londres.
 Pour avoir osé lui mentir sur les marées,
 Le soleil périt sur un bûcher.
 Les étoiles privées de dessert,
 Ne purent communiquer que par signes.
 La cime du grand canon du Col-orade
 Invitée à une surprise-party
 Ne retrouva plus sa tête au vestiaire.

Il eut tort de croire une toile d'araignée
 Et mourut noyé dans le Ciel.

Fantômas, monde perdu dans l'espace,
 Baiser de forçat, mystère du diamant.
 Ventre sournois des violes,
 Capitale de la fausse barbe,
 Pavé poussé entre les herbes,
 Cuivre blanc des carrosses salons,
 Chapeau haut-de-forme braqué sur l'infini,
 Image perpendiculaire à notre jeunesse,
 Parricide mort au champ d'honneur,
 Fantômas qui êtes aux Cieux,
 Sauvez la Poésie.

Ernst MOERMAN.

Extrait d'un volume à paraître aux éditions du Journal des Poètes sous le titre
 FANTOMAS 3 recueil qui contiendra entre autres une Vie imaginaire de Jean Cocteau.

Le plan
 quinquennal
 et les écrivains

Que le plan quinquennal soit le fait dominant notre époque, qui oserait encore le nier? La courte bibliographie que la Revue belge a eu la bonne idée de publier à la suite de son enquête sur le Plan, en dit long à ce propos. Elle montre le nouvel épanouissement idéologique que, par une sorte de récurrence, ce phénomène social a provoqué dans le climat spirituel de l'Occident. Pour moi, je vois là, entre beaucoup d'autres, une cause de cette renaissance de l'essai qui se fait sentir dans la littérature française, restée si longtemps étrangère au mouvement des idées.

Qu'une enquête oblige des écrivains, des savants, toutes espèces de gens qui éprouvent une manière de répulsion pour cette sorte de question, à dire ce qu'ils en pensent, je ne trouve pas que cela soit mauvais. Que du contraire. C'est le propre d'une enquête de révéler un état d'esprit, fût-il obscur, de permettre à l'investigateur de retracer le chemin d'une idée, d'une doctrine parmi les courants d'opinions.

A ce titre-là, l'enquête de la Revue belge sur le plan quinquennal ne manque pas d'intérêt. Elle montre qu'entre tous, les écrivains ont considéré le plan pour ainsi dire du seul point de vue moral. Par une sorte d'instinct. Parce que dépourvus d'une vision exacte de l'ensemble du monde et des rapports sociaux, ils ont senti les points faibles d'une pensée qui n'a pas tenu compte des phénomènes économiques.

Un témoignage insigne de cette méconnaissance de l'économique nous est apporté par M. J.-H. Rosny qui accumule en vingt lignes les contresens les plus grossiers. Ainsi lorsqu'il affirme que « la crise actuelle qui est un coup très dur, peut être mortel pour le plan quinquennal. »

Les écrivains, à l'encontre des hommes politiques, des sociologues et des économistes, ont mis en évidence la signification spirituelle du Plan. Ils ont eu l'intuition très nette de son contenu mystique. Herman de Keyserling le dit d'une manière formelle et qui domine cette manière de métaphysique qui édulcore trop souvent sa pensée : « Je ne connais pas, dit-il, de mythe plus formidable, plus grand d'avenir, plus effrayant, depuis celui des Pharaons, qui bâtit les Pyramides, moyennant des millions d'êtres humains sacrifiés, que le mythe du Plan quinquennal... Ne perdons pas notre temps à étudier les « faits », mais tâchons de comprendre avant qu'il ne soit trop tard, qu'une foi nouvelle est en train de se consolider en Russie : la première foi qui compte depuis l'avènement du christianisme. Et cette foi est contraire à tous les idéals modernes de l'Occident. »

Je ne puis m'empêcher de rapprocher ce point de vue de ce que dans Mesure de notre temps Plisnier a écrit sur le même thème. Ce que de Keyserling se contente d'esquisser ici, Plisnier, dans son essai, en a montré les causes profondes, le prolongement à travers les multiples métamorphoses de la révolution russe et comment cette force a fait surgir des villes du sol, fonctionner un appareil de production dans un pays que tout le monde croyait condamné et créer une civilisation nouvelle au moment même où le monde capitaliste s'effondre.

Mais il n'est pas que le comte de Keyserling qui ait saisi la portée morale du plan quinquennal. Sur ce point, les réponses des littérateurs concordent. Qu'il s'agisse de Stefan Zweig ou de Jean Guéhenno, de Pierre Paraf ou de Pierre Hamp. Et ce n'est point un simple hasard. Il s'agit là, somme toute, de pensées qui leur sont familières. Dans une certaine mesure, il serait peut-être dangereux de leur en demander davantage. Une génération ne compte pas beaucoup de Gorter.

Je voudrais insister encore sur un passage, qui me paraît essentiel, de la réponse de Daniel-Rops. Celui-ci oppose la portée constructive du Plan à l'état de décomposition où se trouve le monde capitaliste. Derrière la réalisation matérielle, il dégage, en quelques traits, la signification spirituelle du Piatiletka : « Je remarque, d'une part, qu'il existe une spiritualité authentique dans le communisme russe. L'abnégation des chefs communistes, l'enthousiasme des fameuses brigades de choc en sont des preuves. D'autre part, qu'expressément le marxisme considère l'étape matérielle actuelle comme passagère et qu'il tend à permettre aux hommes, une fois le bonheur matériel conquis, une libre activité spirituelle. »

Les villes qui leur chantent

FERNAND DIVOIRE

de "l'Intransigeant", est passé au "Temps",

Un homme 55 0/0 Belge, 40 0/0 Picard, 5 0/0 Danois

C'est tenter Dieu que de vouloir définir Fernand Divoire.

Au royaume des poètes, il est tenu pour l'un des plus purs, et je sais nombre de « bourgeois » qui scrutent avec dévotion et conserveront sa substantielle plaquette « Ames », ou encore « Orphee », « Ivresse au soleil », introuvables. Le Théâtre dément de lui, comme un diamant dur et aveuglant, son « Marathon ». Et les temps ne sont pas si loins où l'on annonçait sous le manteau, et bien avant le communiqué de l'éditeur, son curieux roman « La Boucle », écrit en collaboration avec Mme Raquette, sa femme.

Et puis Fernand Divoire ne reçoit point facilement. Il a à cela l'excuse, ainsi qu'en fait foi sa « Stratégie littéraire », de ne pouvoir toujours rendre en tolérance, à ses confrères, ce que ceux-ci lui témoignent très souvent d'amabilité craintive ou intéressée. Et moi-même, si je n'eusse été particulièrement attiré par cette sorte de sauvagerie agressive, n'aurais-je pas mieux fait de regagner Bruxelles, plutôt que de tenter une seule minute d'interviewer mon étrange compatriote?

Mais d'autres raisons m'aidaient à me vaincre.

L'homme, me disais-je, qui écrit un si joli et abondant pamphlet sur l'atmosphère corrompue du Paris des lettres, cet écrivain français né à Bruxelles, n'apporterait-il une réponse convaincante à la question si controversée chez nous, d'une littérature résolument « belge » ou « française »?

Je songeais, en me mettant en route, à l'Intransigeant, « journal de Paris », dont au cours de vingt-cinq ans de journalisme artiste, il était devenu le rédacteur en chef, après y avoir débuté en 1906, aux côtés de René Bizet, dans le grand reportage. J'évoquais aussi « Art et Action », et Mme Lara, et M. Autan, ses coéquipiers d'alors...

Et voilà que Fernand Divoire m'adressait ces jours-ci en réponse quelques mots d'invitation à l'entête du Temps!

Ah! je comprends votre stupéfaction qu'un chroniqueur, en apparence aussi charmant, soit attaché à cette heure au journal le plus austère et le plus traditionnel de France. Ma surprise n'avait pas été moins grande, au début de l'année, d'entendre parler de la « mise à pied de Divoire à l'Intran », moyennant « dédommagement ». Mais il convient de vous préciser, comme je viens de me le laisser dire, que le subtil dénonciateur de la « Stratégie littéraire » partit de son plein gré et de fort bonne humeur. Une nouvelle fantaisie sans doute, qui dut longtemps mirer sous l'œil expressif des gardes bleus de l'Intran, rue Réaumur!... Après vingt-cinq ans, le journaliste-poète Fernand Divoire demeurait bien l'homme qui ne s'enracine pas.

En définitive, d'ailleurs, les rotatives de la somptueuse maison de M. Bailly n'en ont point cessé de tourner, non loin du faubourg Saint-Martin, comme nulles autres à Paris en si grand nombre. Le courrier littéraire quotidien des « Treize », inauguré, avec le succès que l'on sait par Fernand Divoire, passa simplement aux mains moins résolues de M. Emile Zavie. Et s'il me fallait conclure sur tout ceci, je croirais volontiers qu'usant d'une formule préconisée sans tarder par l'une des treize cagoules, lors de leurs premières réunions, M. Fernand Divoire, le poète, claqua les portes de la vieille maison en s'écriant à l'adresse de la postérité, et de moi-même peut-être aujourd'hui : « Soyez chameau et passez par le trou de l'aiguille! »

Le journal Le Temps, où je devais rencontrer à quatre heures l'ancien rédacteur en chef de l'Intransigeant, occupe au centre de cette place des Italiens, discrètement retirée comme une cour des carrosses à l'abri de la Madeleine, un haut immeuble aux vitres blêmes. Les lumières venaient d'y surgir à chacun des trois étages, avec leurs globes jaunes et pâles, quand j'y arrivai.

Nous sommes loin, on le voit, d'une certaine prose sordide que nous avons l'habitude de rencontrer dans les journaux. Ainsi et quelles que soient leurs affinités idéologiques, leur sympathie ou leur hostilité à l'égard de la révolution soviétique, les écrivains s'accordent pour reconnaître que le Plan quinquennal est

— Chut..., m'intima un huisserie, d'une voix grave et en marchant sur la pointe des pieds, M. Divoire est occupé à terminer la mise en page des « dernières nouvelles »... Minute que je le préviens... Je ne parviendrais pas en l'en arrachant...

Chacun, en effet, paraissait animé ici d'une foi religieuse. Dans le salon où j'attendais, en compagnie seulement de deux fauteuils de cuir très beaux et écornés, et d'une table exiguë au tapis jauné, à l'écrivain verte — des ombres d'un autre temps passaient rapidement, la bouche entrouverte comme celle des fantômes, les bras chargés de messages et d'éloquence quotidienne.

Toutes avaient le profil de M. Taine et la silhouette mince et austère de M. Guizot.

Que cela me changeait, et que tout ce décor devait éloigner M. Fernand Divoire de l'Intran aux lampes à arc et aux ascenseurs acajou!

Et comme s'il eût entendu mon exclamation, le poète se chargea lui-même, à cet instant, de me répondre.

Il arriva, bien sûr, par la porte capitonnée de M. Taine et de M. Guizot, mais il se dressa devant moi avec la souplesse d'un escarpe frondeur, et je le regardai. De taille moyenne et « bien prise », il portait un complet coupé sensiblement sur le modèle de ceux du siècle. C'est sa tête seule qui le distinguait. Une tête un peu chauve et empreinte de beaucoup de « noblesse », un rien à l'image de M. René Benjamin, si vous voulez. Seulement Fernand Divoire qui porte allègrement aujourd'hui ses 49 ans, possède des yeux d'un vert félin, tour à tour durs et rieurs. Et la barbe blonde qu'on lui prête, c'est en réalité un pinceau tenu, soigneusement émondé en pointe, à la mesure de son menton de fauve.

Voilà, je l'avoue, qui requit aussitôt mon attention, comme si je me mettais à déchiffrer l'un de ses poèmes.

X X X

— Vous me surprenez..., s'écria-t-il, en m'entraînant vers la salle déserte des archives du Temps, ...pensez-vous donc que l'esprit d'un journal importe tant au journaliste professionnel? Ce qu'il demande, c'est de quoi exprimer la vie autour de lui... L'œil grand ouvert, une plume, du papier, le plomb brûlant des linotypes... Et aussi, il ne faut pas l'oublier, un peu de talent, et la grâce de faire accepter, dans l'information bien faite, son opinion... Voilà qui nous suffit, je crois, pour toute une vie...

— Je suis assez de votre avis. Du moins pour ce qui ne concerne pas celui d'entre nous que les circonstances sollicitent, sans nulle autre préoccupation de poésie ou d'action littéraire, de se lancer avec foi et le glaive haut dans la mêlée sociale. Mais estimez-vous que la littérature d'aujourd'hui puisse encore l'emporter en séduction sur l'action sociale? L'écrivain réfléchit quelques instants, et son visage exprima les diverses nuances de l'ironie, de la gravité, et de la prudence.

— A vrai dire, non... Jusqu'à ces derniers temps, il y eut une activité réellement magnétique, un « dynamisme » des Lettres, auquel bien peu n'ont pas fait confiance d'emblée. A cette époque-là même, je croyais fermement — et j'y crois encore — à la génération qui suivra celle des dadaïstes. Mais depuis que les gens s'embêtent, ce dynamisme subit s'éclipse. Les jeunes fleurs de serre de l'après-guerre s'éteignent lentement, devenues de grands esprits mûrs, fanés. Nous souffrons partout d'une absence de foi, sociale, littéraire, et philosophique... Et tenez, n'est-ce pas le moment d'admirer qu'en Belgique il y ait encore une si belle floraison de poètes?... Je me souviens des Henri Vandeputte, Paul Fierens, Eric de Haulleville... Pierre Bourgeois et son Journal des Poètes... En province, Georges Linze... Après cette belle revue Variétés, disparue... — J'allais oublier que vous êtes Belge vous-même...

— Bruxellois, monsieur, né rue de Ligne en 1883. Et si, à six ans déjà,

la plus grande entreprise humaine. Non point dans le seul plan matériel. Décidément, il y aurait, pour un esprit enclin à confronter les tendances spirituelles de notre époque, beaucoup à écrire sur les réactions successives de la pensée bourgeoise en face du phénomène russe.

A.-C. AYGUESPARSE.

J'arrivais à Paris, je suis plus d'une fois retourné passer mes vacances à Blankenberghe ou à Bruxelles. Je garde d'ailleurs à mon pays, un vieil attachement tout sentimental. Et j'ai pris bien du plaisir à lire, il y a quelques mois, « La Comtesse des dîques » de Marie Gervers... Moi qui ai si souvent désiré une petite maison au bord de l'Escaut!... Ce roman m'en donnait plus encore la nostalgie, au point que quelqu'un me dit: « Mais vous n'avez pas votre libre-arbitre pour en juger! »... C'était vrai...

— Consentiriez-vous cependant à abandonner l'air de Paris?

— Paris est une ville qui nous convient trois mois par an... Pour l'incubation, le frottement... Après cela, il faudrait partir, en mer ou en forêt, à l'île d'Oléron par exemple... Mais certes pas vers la côte d'azur...

— Maeterlinck y est bien... Pardonnez, le comte Maeterlinck...

Fernand Divoire a un sourire cruel.

— Ah! oui, le comte Maeterlinck... Et aussi Colette, et beaucoup d'autres, d'ailleurs non dénués de talent... Mais ceci est une question de goûts... Et les miens ne peuvent pas être admis par tout le monde... Je suis 55 % Belge, Monsieur, 40 % Picard, et 5 % Danois...

Les yeux, les yeux verts et la barbe blonde.

— Comment détenez-vous ces mesures exactes?

— Généalogie... Poésie... Correspondances...

— Vos 55 % acceptent certainement de me dire leur opinion sur la littérature dite belge...

— Avec beaucoup de circonspection... Prenez garde à ce que vous

écrivez... Et tout d'abord, à vous entendre, il semblerait que vous voulez parler d'œuvres « patoisantes »... Car pour ce qui est des œuvres importantes, c'est bien en français, n'est-ce pas, que nous écrivons... L'étiquette « Littérature belge » désigne plus justement, à mon sens, les ouvrages qui ont la double chance d'être de l'expression française, et d'une sorte de rythme et de sang flamands... Mais pour le reste, si vous le voulez bien, sachons nous faire lire à Paris comme à Bruxelles...

× × ×

L'entretien visiblement en restait là.

L'écrivain se leva un peu plus nerveux, et me serrant hâtivement la main, il s'élança vers la lourde porte capitonnée, comme celle-ci s'ouvrant. Des mains impatientes, des visages historiques et débouaillés, extrêmement inquiets, se tendirent à sa rencontre. J'eus l'impression que M. Taine et M. Guizot, comme des proviseurs d'antan, retrouvaient avec un soupir de soulagement l'excellent élève Fernand Divoire, de nouveau en goguette, et qu'ils allaient tout de suite à l'étude, lui dicter son devoir du soir, en le morigénant paternellement sur « l'esprit de la maison » qu'il n'acquiesçait point.

Et comme si l'on n'eût attendu que lui pour couronner cette journée quide et parfumée d'antique, des sonneries se mirent à vibrer à travers l'immeuble du Temps, ainsi que d'un bout à l'autre d'un vieux ponton requis de participer lui aussi à la manœuvre des éditions du soir.

THOMAS-NITCHEVO.

Le charme de l'Egypte

Nous avons le plaisir d'offrir à nos lecteurs une belle page de Robert de Traz, l'écrivain suisse bien connu, qui dirigea avec tant d'intelligence la Revue de Genève dont nous regrettons la disparition. Cette page répondait à une enquête entreprise, en Egypte, par notre ami Paul Vanderborght. Le départ de celui-ci la laisse inédite.

N. D. L. R.

La longue vallée du Nil, avec ses villes et ses palmeraies, ses jardins et ses tombeaux, ses foules et ses solitudes, prodigue tour à tour des plaisirs aux sens et des plaisirs à l'esprit. C'est cet accord de deux satisfactions extrêmes et délicieuses, ailleurs contradictoires, qui rend l'Egypte inoubliable au voyageur.

Ce double attrait n'agit pas tout de suite. Au débarqué, un pittoresque évident et prévu, un exotisme racrocheur vous mettent en défiance. Ah oui! l'Orient, ses drogues, ses filles, son ciel bleu, sa paresse. Trop de touristes ont recherché en Egypte des facilités, un luxe de palace et d'antiquaires, une érudition de drogman, la complaisance d'un climat de fête.

Allons au-delà du décor pour étrangers.

Sensualité des lignes nettes et presque grêles, des couleurs pures et presque jades. Un dessin, qu'on croirait schématisé, mais quel prodigieux résumé! Un ton clair, mais qui joue avec une subtilité merveilleuse entre d'autres tons clairs, entre l'excès et l'équilibre. Délicatesse d'un air léger, tiède, à la manière d'une jeune haleine, et qu'il faut respirer avec toute la peau. Senteurs émotivantes de bois brûlé, d'épices, de benjoin, de safran et de fleur, de sève fraîche, d'animalité.

Mystère d'un corps qui marche devant vous, se balance quoique enveloppé d'étoffes, et dont on ne connaît que l'atmosphère silencieuse des pieds nus sur les dalles. Tout ce qui est voilé, refusé. Ces secrets, autour de vous, suscitent des désirs toujours inassouvis. Un appel qui se dérobe, une phrase à demi-chantée qu'on ne comprend pas, une ruelle tournante qui ne mène nulle part. Quelque chose d'insaisissable. Une atmosphère embrasée et une ombre épaisse, toutes deux aveuglantes, et au centre du flambement la découverte d'une étrange mélancolie. Teis sourires, silencieux, sont-ils d'invité, d'ironie, de cruauté?

Cette quantité de charmants plaisirs incomplets, ces caresses tout de suite suspendues, amènent l'intelligence à questionner. La volupté, en la comblant, la ferait taire, mais tant de promesses mal tenues l'éveillent. Elle veut s'expliquer ce qu'on lui cache. Et alors elle se trouve en face de deux inconnues: la civilisation musulmane et celle de l'ancienne Egypte. Deux mondes juxtaposés, également étrangers pour l'Occidental. Deux mirages religieux. Comment atteindre ces âmes lointaines, sans cesser d'être soi? Si je me confonds dans l'objet, je ne pourrai plus juger, mais dès que je juge je ne comprends plus. Cependant ne pas juger, ce n'est plus tout à fait comprendre. Au fond d'un café arabe, ou sous les voûtes de Karnak, rechercher de ce point d'équilibre où s'assurera, pendant l'éclair d'une seconde, ces deux fonctions qui s'excluent: instant vertigineux où le voile d'Isis s'écarte.

L'Egypte provoque le désir et l'extase. Elle vous rapproche de racces et de monuments dont, en dépit de cette immédiate proximité, vous séparent d'insondables abîmes. Multipliant les mensonges et les bonheurs, elle éveillé les sens et l'esprit.

Noires prunelles huileuses, au regard qu'on ne peut croiser, sépultures royales mais vides, horizons qui vous attirent, vous appellent, et reculent éternellement devant vous.

Robert de TRAZ.

IL Y A CENT CINQUANTE ANS Benjamin Franklin le forçat 1336 et la paix universelle

Il vient d'être édité à New-York (c'est peut-être un peu loin, mais vous pouvez m'en croire), sous la signature d'un bibliophile et d'un érudit américain, M. George Simpson Eddy, une curieuse brochure où nous apprenons que bien des idées d'aujourd'hui sur la Société des Nations furent exprimées, déjà, il y a plus de cent cinquante ans, dans un mémoire adressé par un galérien français à Benjamin Franklin.

Ce qui est original, dans cette affaire, ce n'est peut-être pas qu'un maniaque ou un illuminé ait soumis à Franklin un moyen d'établir la paix universelle; c'est que Franklin ait pris en considération le projet de galérien, qu'il l'ait jugé digne d'être imprimé et qu'il ait fait tirer cette brochure sur la presse privée qu'il possédait à Passy.

L'auteur du mémoire sur la paix « perpétuelle » avait d'abord écrit à M. Franklin, envoyé des Etats-Unis d'Amérique à Paris « une lettre que possède encore l'American Philosophical Society. Cette lettre, envoyée à Toulon et datée du 14 février 1779, était signée: « Pierre-André Gargaz, forçat n° 1336. » Malheureusement, on ne possède pas la réponse de Franklin mais cette réponse dut être bienveillante car le galérien, libéré en 1781, vint porter lui-même son mémoire à l'ambassadeur philosophe qui, le 10 juillet 1782, adressait ces lignes à son vieil ami David Hartley, de Londres:

« ...Il y a, me semble-t-il, un point que l'on a trop peu considéré dans les traités: c'est le moyen de les rendre durables. Un honnête paysan (c'est du forçat qu'il s'agit!) des montagnes de la Provence m'a apporté, l'autre jour, un manuscrit qu'il a écrit sur ce sujet et pour lequel il ne pouvait obtenir un permis d'imprimer. Cela m'a paru plein de bon sens et c'est pourquoi je lui en ai fait imprimer quelques exemplaires pour les distribuer où bon lui semblera. Je vous en envoie un ci-inclus. Cet homme est venu à pied tant son zèle pour la paix est grand ainsi que son espoir de la favoriser et de l'obtenir en communiquant ses idées aux grands hommes d'ici. Son apparence rustique et pauvre l'a empêché d'avoir accès auprès d'eux et de mériter leur attention, mais il ne paraît pas découragé. J'ai beaucoup de considération pour le caractère de ce véritable philosophe. »

Dans une autre lettre à l'Anglais John Baynes, Franklin revient sur cette visite. L'homme, dit-il, était « très chétivement vêtu, ses habits ne valaient pas quatre schillings... Je souhaitai qu'il imprimât son projet de paix, ce qui fit que je l'imprimai pour lui. Il prit autant d'exemplaires qu'il voulut et en distribua plusieurs... »

Une supplique à Franklin de ce forçat humanitaire nous donne quelques renseignements sur sa vie et sur son caractère.

Ce Pierre-André Gargaz, né à Thèze (Provence) où il exerçait, malgré son peu d'orthographe, les fonctions de régent d'école, avait été, en 1761, accusé d'assassinat, — faussement, selon ses dires — condamné par le Parlement d'Aix et envoyé pour vingt ans aux galères. Après avoir subi toute sa peine, il avait été libéré le 11 mars 1781. « Présentement, dit la supplique, il ne lui reste pour tout bien que le seul talent de savoir montrer à lire, à écrire et à chiffrer, et il se trouve extrêmement à plaindre parce qu'étant noté d'infamie, il ne peut trouver de l'emploi que dans son « Pais » natal où sa probité est parfaitement connue et où il n'y a pas de quoi gagner assez pour vivre... » Aussi, supplie-t-il Franklin de lui faire obtenir des lettres de réhabilitation. Son placet est très humble et témoigne d'une nature douce. Le forçat condamné « injustement » ne maudit pas ses juges. Ceux-ci ont été trompés par de faux témoignages trop habiles. Ce pourquoi, ils l'ont laissé gémir dans les fers jusqu'au bout de sa vingtième année de sa peine. Mais il ne leur en veut pas et tout sera oublié si on refait de lui, officiellement, un honnête homme.

Autre lettre à Franklin en 1783. Les préliminaires de la paix entre les Etats-Unis, l'Angleterre et la France viennent d'être signés. Gargaz ne doute pas que son projet d'entente universelle n'ait beaucoup aidé Franklin dans son œuvre diplomatique.

Sans doute, Gargaz obtint-il sa réhabilitation, car une lettre de Franklin, datée du 22 mai 1783, le recommandait aux puissants du jour et il semble qu'il put obtenir un emploi plus rémunérateur à Salon, où

l'installa. Au surplus, obstiné à faire adopter son projet de paix perpétuelle, il continua d'en écrire au Ministre des Etats-Unis à Paris, M. Jefferson, qui avait succédé à Franklin. Mais sa correspondance cessa de recevoir le même accueil sympathique et le projet de paix du forçat 1336 tomba définitivement dans l'ombre et dans l'oubli.

Grâce aux recherches de ce bibliophile américain, on sait toutefois ce qu'il consistait le projet du forçat Gargaz. De mon côté, je me suis demandé si ce projet ne s'inspirait pas de tel ou tel ouvrage pacifiste paru vers cette époque. Un connaisseur m'a signalé un écrit de l'abbé Saint-Pierre intitulé: « Projet pour rendre la paix perpétuelle en Europe », suivi d'une brillante analyse que Jean-Jacques fit de cet ouvrage. Il semble bien que Gargaz ait lu ce texte. Enfin, soit.

La dominante du projet du galérien philanthrope était l'idée toute moderne de créer une sorte de Société des Nations qui, seule, eût à décider sur les différends entre peuples et où les souverains eussent été représentés par les hommes les plus pacifiques, les plus intègres et les plus éclairés de leurs Etats. Les frontières, objets d'éternelles discussions, eussent été rendues normales et définitives par des échanges sous le contrôle du Congrès perpétuel des Médiateurs. Des précautions auraient été prises dans chaque pays contre le militarisme, c'est-à-dire (le mot n'existait pas encore) contre l'intérêt que pouvaient avoir les officiers à entretenir les guerres. Et le Congrès aurait été une organisation permanente afin que sa vigilance ne cessât de prévenir les catastrophes européennes et même mondiales.

On ne saurait s'étonner que Franklin eût donné une attention à de telles idées, lesquelles étaient un peu les siennes. Dès ce moment, les philosophes s'inquiétaient de voir trop souvent considérer les traités comme des « chiffons de papier » et la brochure du forçat Gargaz, un peu rajournée dans son expression, ne ferait pas trop antique figure parmi les projets de conciliation internationale qu'on discute aujourd'hui.

Armand SAUVAGE.

Les intellectuels contre la guerre

M. Maurice Lecat, savant belge très estimé, vient de publier une Bibliographie de l'Azéotrope (1).

Il a écrit pour cet ouvrage une préface dont nous extrayons les lignes qui suivent:

Hélas! être utile à celle-ci (la science) c'est, aujourd'hui, courir le grave risque d'aider les bellucistes à préparer la guerre, une guerre la plus meurtrière possible. La Science semblait devenir, suivant l'expression de Montaigne, « un outil de merveilleux service »... pour assassiner vite et en grand.

Pour tuer la guerre — qui est le Mal absolu! — faudrait-il donc commencer par tuer la Science? Non! on n'y peut songer; car, bien conçue, la Science est un bien inestimable: elle prépare le triomphe de l'Esprit sur la matière, et la recherche de la Vérité est la plus noble des occupations. Au surplus, ce n'est pas la Science qui est la cause du mal; elle n'en est que le moyen. Les coupables ce ne sont pas les savants, du moins comme tels, ce sont les bellucistes.

Ce qu'il faut, ce qui est essentiel, c'est que les savants — et plus généralement tous les intellectuels

soutiennent, sans crainte et même avec défi, l'idée de résistance à la guerre et qu'ils refusent toute collaboration ayant les tueries pour objet. Le grand chimiste Fr Soddy a donné un bel exemple en résistant à son Gouvernement, qui lui avait demandé de se livrer à des recherches sur les gaz toxiques en vue de préparer la guerre: « Je refuse, répondit-il, de transformer la Science en prostituée de l'Etat-Major. »

Exemple suivi par maints autres savants.

Voici la pensée d'un génie qui, sans doute, des siècles nous enverront: « Ou vous êtes pour la guerre, ou vous êtes contre la guerre. Si vous êtes pour la guerre, demandez à la science, à la finance, à l'industrie, à la religion, au travail d'établir des armements nationaux les plus formidables et les plus meurtriers possible. » Ainsi s'exprime Einstein, dont le nom est symbole de Science et de Paix.

Que les savants soient les plus ardents à résister à la Guerre!

Maurice LECAT.

(1) Ed. Maur. Lamertin, Bruxelles.

L'ÉGLANTINE

20, Rue de Lengentier, 20, Bruxelles
Téléphone 12 59.12 C. C. P. 990.93

DE L'ANARCHIE T. S. SACREMENT
par Paul BAY
Frontispice de Jean Dratz **15 francs**

POUR LIRE EN PARACHUTE
par Jean DESS
Frontispice de Jean Dratz **18 francs**

BRUXELLES ATMOSPHERE 10-32
par Albert GUILAIN
Photos de Willy Kessels **40 francs**

SYNTHÈSE D'ANVERS
par Roger AVERMAETE
Photos de Willy Kessels **35 francs**

Achetez un livre belge pendant la semaine du livre belge du 5 au 13 novembre

Théâtre Royal de la Monnaie - Liste des Spectacles de Novembre 1932

Matinée	Dimanche	Soirée	6	7	8	9	10	11	12	13	14	15	16	17	18	19	20	21	22	23	24	25	26	27	28	29	30	
			Les Noces de Figaro (2)	Boccace	Tieffland (3) Le Départ (4)	M ^{me} Butterfly Taglioni chez Musette	La Traviata Taglioni chez Musette	Werther (1) Taglioni chez Musette	La Tosca Taglioni chez Musette	Les Noces de Figaro (2)	Boccace	La Traviata (6) Ruses d'Amour	Tieffland (3) Le Départ (4)	Boccace	La Traviata (6) Ruses d'Amour	Tieffland (3) Le Départ (4)	Werther (1) Taglioni chez Musette	La Tosca Taglioni chez Musette	Les Noces de Figaro (2)	Boccace	La Traviata (6) Ruses d'Amour	Tieffland (3) Le Départ (4)	Werther (1) Taglioni chez Musette	La Tosca Taglioni chez Musette	Les Noces de Figaro (2)	Boccace	La Traviata (6) Ruses d'Amour	Tieffland (3) Le Départ (4)

Avec le concours de: (1) M. J. Rogatchevsky; (2) M^{me} Emma Luart et J. Bonavia; (3) M. Verteneuil; (4) M. Moutla; (5) M^{me} Rites-Campi; (6) M^{me} Emma Luart; (7) MM. V. Verteneuil et O. Daa; (8) M. Tilkin-Servais; (9) M^{me} Emma Luart et M. J. Rogatchevsky.

(*) Spectacles commençant à 19.30 h. (7.30 h.)

Les Carnets d'habitués vendus 250 fr. contiennent dix coupons pouvant être numérotés en places de fauteuils d'orchestre ou de balcon, premières loges ou baïgnaires; ces places sont ainsi vendues au prix du parquet.

bavariet

37, bd. de Waterloo

transforme
meuble
décore

TOUS VOS PHOTOMECHANIQUE CLICHES DE LA PRESSE

52, rue d'Anderlecht, Bruxelles. Tél. 12.60.90

SOIN — RAPIDITE — PONCTUALITE

Bisez :

"PREPARATION"

Revue mensuelle d'études sociales du Syndicat des Dessinateurs, Ingénieurs, Techniciens.

ABONNEMENTS :

6 mois ... 15 francs
Compte chèques n° 329.121
De Bruce — Uelle

En vente :

aux Editions Labor; aux Publications Internationales; à l'Eglantine; chez La-deuze.

La Maison du Livre Belge

Abonnements aux revues

Nouveautés littéraires belges et étrangères

Bisez :

JARBO LA GLORIEUSE: Sa vie, ses créations. La dernière aventure de Mala-Hari (Ed. Labor), illustré, 9 fr.; PLUS EST EN VOUS, par Louis Delaire, 12.—; L'ETOILE, par Marc Twain, 12.—; MES AMIS, par Hubert Krains, 12.—; JOB LE GLORIEUX, par Edouard Ned; LA MAISONNETTE SUR LE COTEAU, par Guy d'Albigny, 12.—; L'ANNEE TROUBLE, par Raymond Poincaré, 54.—; UN PRELUDE A L'INVASION DE LA BELGIQUE: Le plan Schlieffen, par Maurice Paléologue.

12, rue des Colonies, BRUXELLES
Téléphone: 12.46.58

LIBRAIRIE

NOS LOISIRS

26, RUE DE L'HOPITAL, BRUXELLES
Chèques postaux: 185.186 J. Mairlot, Bruxelles.

SPECIALITES :

Ouvrages sur la sexualité
Revue nudistes
Littérature antireligieuse

RENSEIGNEMENTS SUR DEMANDE

MUSIQUE

Les ballets russes

« La plupart des œuvres marquantes de la musique contemporaine sont nées sous le signe de Terpsichore », écrit M. Roland Manuel, et de fait le ballet a bénéficié de la décadence du théâtre lyrique : ce furent les Ballets russes qui, dès leur apparition, créèrent et imposèrent la plupart des œuvres modernes capitales : Strawinsky, Prokofief, Satie, Auric, Ravel, Poulenc, Rietti et d'autres y furent joués et leurs œuvres ne tardèrent pas à s'imposer ensuite aux concerts.

Cela seul suffirait à donner un attrait presque historique aux représentations de ballets russes : certes on n'éprouve plus aujourd'hui l'éblouissement de la période héroïque lorsque la surprise et l'enthousiasme naissaient de la découverte d'une forme d'art nouvelle et féconde tant au point de vue musical que pictural : Picasso s'y rencontrait avec Satie et Cocteau.

Les Ballets russes apportèrent aux artistes un ensemble de possibilités : par l'entente du poète, du musicien, du peintre, se réalisa enfin cette présentation théâtrale équilibrée de l'œuvre lyrique réunissant la féerie des formes, des mouvements et la magie des sons. La musique qui pénétrait dans le cercle étroit de l'opéra et du drame lyrique s'élevait enfin, retrouvant sa pureté. Les procédés wagnériens avaient été un progrès mais s'affirmaient bientôt conventionnels et inefficaces.

La nouveauté consistait à ne plus faire de la danse « de la musique interprétée » mais de développer musique et danse dans des plans différents et propres à chacune d'elles en les unissant toutefois par un signification commune. Le rythme, élément primordial de ces deux arts, en est le trait d'union ; c'est par lui que le geste devient danse et s'échappe aux fins utilitaires.

En rendant au geste son individualité, en ne lui donnant d'autre but que lui-même, la danse devenait une évocation. La grande originalité fut d'avoir non pas esquissé la pesanteur mais bien de l'avoir souvent soulignée renforçant ainsi par cette lutte dévinée, le caractère de rupture avec le réel.

La mélodie vit par le rythme : celui-ci est instable, car il marque un mode de déroulement, un temps particulier. La musique accuse donc le facteur temps d'une manière sensible et s'échappe par là à notre monde coutumier. Par ce caractère commun d'évasion, par le rythme, danse et musique s'associent en un tout harmonieux. Un bras plonge prolonge un trait de flûte, une attitude souligne une phrase de violon, les corps sont de souples harmonies, les mains de légères cadences, les bras tracent des mélodies. Il faut alors que le synchronisme soit parfait que l'esprit puisse passer sans heurt du plaisir visuel au plaisir auditif, et que l'on puisse comparer cet ensemble à une bande de film sonore où sont fixés côte à côte paroles et images. C'est ce que les Ballets russes ont maintes fois réalisé.

On pensait à tout cela — c'est déjà presque du passé — en revoyant les Ballets russes de Montecarlo constitués par des artistes de la troupe de Diaghilew.

Les Sylphides sur la musique de Chopin restent une de leur plus parfaite création. Jeux d'enfants, suite que Bizet écrivit primitivement pour piano à quatre mains et dont l'orchestra ensuite quatre numéros sous le titre « Petite suite d'orchestre », devient le prétexte à une chorégraphie très heureuse et à une utilisation tout à fait remarquable de la plastique des corps moulés dans des maillots multicolores dessinés par Joan Miro. La musique de Georges Auric pour *Concurrence* est d'une agréable vivacité ; spirituelle et primesautière, elle souligne avec entrain l'argument d'André Derain.

J. WETERINGS.

Calendrier des concerts

Jeudi 3 novembre :

20 h. 30. — Concert Ysaye : Récital Jacques Thibaud. (Grande Salle du Palais des Beaux-Arts).

Samedi 5 novembre :

14 h. 30. — Premier Concert Philharmonique sous la direction de M. Otto Klemperer. (Grande Salle du Palais des Beaux-Arts.)
17 h. 30. — Concert par l'Orchestre Symphonique Populaire sous la direction de M. Arthur Prévost et avec les concours de M. Hens. (Grande Salle du Palais des Beaux-Arts.)

Dimanche 6 novembre :

14 h. 30. — Premier Concert Philharmonique : M. Otto Klemperer (2^e audition). (Grande Salle du Palais des Beaux-Arts.)

Mardi 8 novembre :

20 h. 30. — Concert Ysaye : L'évolution de la musique de chambre par le quatuor Lener. Première séance. (Grande Salle du Palais des Beaux-Arts.)

ORCHESTRE SYMPHONIQUE POPULAIRE — Le samedi 5 novembre, à 17 h. 30, 3^e concert sous la direction de M. Arthur Prévost. Soliste : M. Charles Hens, organiste.

Programme : 1. Bach, suite en ré. 2. Haendel, Grand concerto pour orgue en ré mineur. 3. Mendelssohn, Ouverture des Grottes de Fingal. 4. Albert Roussel, Le Festin de l'Araignée. 5. Paul Giloul, La Mer, avec les concours de M. Victor Francen, de la Comédie-Française.

COMMUNIQUES

AU THEATRE DU PARC

La Route des Indes, le grand succès joué plus de 450 fois à Paris, avec les concours de Dolly Davis dont ce sont les débuts au théâtre, et du comédien Jean Marchat.

A L'ALHAMBRA

La Danse des Libellules, la charmante opérette de R Ferréol et Max Eddy, musique de Frans Lehar, avec toute l'excellente troupe de l'Alhambra.

AU PALAIS D'ETE

Les plus grandes vedettes de music-hall : le chanteur Georges, la danseuse acrobatique Barbara la May, le trio chorégraphique Roseray, Capella et Debele, l'excentrique Campo, la jeune fille aux deux pianos, Celia Brandt, etc. Samedi, matinée à moitié prix.

CONCOURS DE JAZZ

Un tournoi national de jazz pour orchestres-amateurs aura lieu le 10 décembre, à Bruxelles. Pour inscription et renseignements : M. Faeg, rue Fossé-aux-Loups, 35, Bruxelles.

Une exposition des humoristes français se tient présentement à Bruxelles. Remarquable ce dessin de Willette : La France recouvrant de terre un soldat allemand. Au dessous cette légende : « Mauvaise graine, mais bon engrais. »

Si c'est ça l'humour !

Une lauréate de 12 ans a enlevé le prix des enfants écrivains, à Paris. Du coup, les journaux de Belgique ont publié photos et interviews.

Veulent-ils marquer ainsi qu'ils n'ont jamais pris la littérature que pour un enfantillage ?

L'activité du journal des poètes

La première soirée poétique des amis du journal

Le mercredi 26 octobre, à la Salle Delgay, rue Royale, les Amis bruxellois du Journal des Poètes présentèrent un spectacle de qualité. Au cheur des Bacchantes, d'Euripide, au Cantique des Colonnes, de Valéry, succédèrent les Reflets d'Hélènes, de Maurice Carême, Funérailles, de Pierre Bourgeois, Une Branche de cerises, de Guido Gezelle, et La Mort du Poète, de Francis Jammes. Programme de récitation et de cheurs parés interprétés par les Renaudins, et coupé de trois allocutions de MM. Georges Rency, Edmond Vandercammen et Paul Neuhuys.

Après que Pierre Bourgeois eut exposé à un public attentif, émissant la salle malgré l'inclémence du temps, le bilan des deux premières années d'activité du Journal des Poètes, soulignant l'importance de l'effort entrepris et celle des résultats obtenus, il définit jusqu'à quel point, matériellement, l'entreprise prenait le caractère d'une victoire.

Dans son allocution d'introduction M. Georges Rency salua la passion dont est empreinte l'œuvre immortelle d'Euripide, blâmant discrètement la froideur des conceptions Valéryennes, qui ne retiendraient pas la menace des Barbares en les courbant devant la grandeur de l'art. M. Vandercammen mit en valeur l'originalité poétique de Pierre Bourgeois, faite d'une double communion avec les choses du monde mécanique et les formes tendres du sentiment, ou exaltées de la spéculation philosophique, saluant aussi en Carême un rêveur plaintif mais fraternel. Paul Neuhuys, d'Anvers, dit la grâce directe de l'œuvre du bon Guido Gezelle, sa religiosité sans complications, plaçant près d'elle, sans l'y comparer, la personnalité de Francis Jammes, le solitaire d'Hasparren, l'un des intimistes de l'âme ayant le plus influencé sa génération.

L'interprétation des Renaudins, puisqu'ainsi plaisamment se nomment les élèves de Mme Madeleine Renaud, fut à la hauteur de ces œuvres si diverses d'accents. L'équipe des Renaudins se compose, pour ceux qui l'ignorent, de Mlles Cnops, Collier, De Coninck, De Luyck, Denis, Gabriels, Grey, Heineau, Hernot, Mahieu, Scholl et Tainsy ; et de MM. Charbonnier, Choque, Genicot, Jaminiau, Malingreau et Van de Wouvere.

Il faut louer la bonne distribution des voix et tantôt la finesse, tantôt l'ampleur de leurs récitation alternées ou groupées. Aussi, pour le plaisir de l'œil, les dispositions heureuses, chaque fois différentes et spécialement étudiées, de leurs groupes.

Un spectacle d'art pur ! Duquel les Amis du Journal sont redevables à ce professeur de beauté et de patiente énergie qu'est Mme Madeleine Renaud.

P.-L. F.

A la suite d'une incartade de M. Auguste-Guillaume de Prusse quelques journaux allemands rappellent opportunément « qu'aucun des fils de l'ex-kaiser n'a jamais été dans les tranchées ».

On s'en doutait un peu. Mais les journaux belges reproduisent ça avec jubilation.

Bravo ! Ce sont des vérités bonnes à dire.

Et il n'est peut-être pas outrecuidant d'ajouter que ce n'est pas particulier à l'Allemagne...

Le public a sifflé à Bruxelles les actualités présentant le maréchal Hindenburg passant une revue des troupes.

Mais siffla-t-il de même les inaugurations françaises de monuments aux morts (trois par semaine), avec discours pacificateurs (?) de MM. Lebrun, Paul-Boncour, Herriot, etc. ?

CINEMA

Le sang d'un poète

Film de Jean Cocteau

« La vie d'un poète », écrivait Louis Chavanne du temps que tel encore était le titre du film, c'est de l'invention exagérée. » Jugement, à nos yeux, qualifiant fort justement une œuvre dont l'artifice suffit à nous faire oublier les trop rares mérites formels.

Directement inspiré, à travers l'Age d'or, Un chien andalou, Chirico, par ce merveilleux insolite et magique créé ou retrouvé par le surréalisme, le Sang d'un poète ne saurait nous toucher, je l'ai dit, autrement que par ses qualités purement visuelles, et peut-être par une certaine densité des images. Par là-même, d'autre part, issu d'un esthétisme désespérément glacé et glaçant, le film de Jean Cocteau s'apparente à nos yeux aux pires confections de l'Art pour l'Art.

Parsemé de masques, de statues parlantes, de grottes et d'hermaphrodites, le Sang d'un Poète vient à point nous rappeler les ties de son auteur, son insupportable habileté de dompteur d'images. Après Un chien andalou, conte de fée incisif et troublant, après les déserts étouffants de l'Age d'or, bouleversant poème de révolte désespérée, les statues sanglantes de M. Jean Cocteau peuvent se disputer la dépouille du poète, nous ne ferons rien pour la leur reprendre.

M. Jean Cocteau, ainsi que chacun sait, aime les bons mots à figure d'aphorismes. Une fois de plus, il nous en abreuve généreusement (« A casser les statues, on risque d'en devenir soi-même », « Les miroirs feraient bien de réfléchir avant de renvoyer les images », etc.). M. Jean Cocteau aime aussi les trouvailles faciles (leçons de vol, de cœur, etc.). M. Jean Cocteau, enfin, jugeant que les vieux trucs sont sans doute les meilleurs, ne craint pas d'invoquer une nouvelle fois l'arsenal de boules de neiges, de sang à l'aniline et d'étoiles pures des Enfants terribles et d'Opium, faisant en fin de compte du Sang d'un Poète une anthologie visuelle des œuvres de son auteur, accolant bout à bout et sans grande unité tous les poncifs morts-dont il est responsable.

Toute cette littérature faisandée des années 20, fond de grenier depuis longtemps oublié d'un certain surréalisme, le Sang d'un Poète en ranime les cendres. Dans ce procès de tout un esthétisme périmé, nous réclamons la peine de mort.

Enrique Rivero, au masque parfaitement inexpressif, est le « jeune premier » de l'histoire fort encombré, semble-t-il, d'une personnalité de poète cadrant mal avec ses allures de champion cycliste.

La beauté splendide, étrangement sereine d'Elisabeth Lee Miller donne à quelques images de la fin une profondeur d'au-delà.

Enfin, la musique de Georges Auric, acide et incisive, se révèle le charme peut-être le plus sûr du Sang d'un poète, « spectacle » (comme il dit) de M. Jean Cocteau.

Suzanne

Les débuts de Raymond Rouleau au cinéma, comme acteur et metteur en scène, sont, comme on dit, pleins de promesses, et Suzanne n'est pas loin d'être une très bonne chose. Sans doute est-il regrettable de voir un jeune réalisateur (ils sont si rares !) venir au fameux septième art par une manière d'entrée de service : l'adaptation d'une œuvre dramatique. Mais peut-être, se rappelant qu'il est aussi et avant tout homme de théâtre, Raymond Rouleau a-t-il voulu résoudre d'abord, pour son propre compte certaine antinomie fondamentale ?

Toujours est-il qu'entre beaucoup, qu'entre cent

fois trop d'adaptations à l'écran d'œuvres écrites pour la scène, Suzanne, avec Jean de la Lune, et en dépit de fautes que je voudrais tenter de souligner, me paraît être l'une des plus belles réussites du genre. Je ne parle pas, bien entendu, des Opéra de quat'sous, Mädchen in uniform ou même Coup de feu à l'aube, dont la perfection, en des sens différents, dépasse toute comparaison possible.

Si les nécessités de l'écran ont forcé les adaptateurs, et c'est dommage, à réduire le dialogue étonnant de Siève Passeur, prodigieux amateur d'âmes dont, pour nous, quelques-unes des créations (Les Tricheurs, par exemple), ne sont pas loin de dépasser tout ce qui fut fait, en ce sens, depuis dix ou vingt ans, la savoureuse intrigue imaginée par lui n'a subi à l'écran aucune modification importante.

Nous voyons à l'écran, comme au théâtre, le riche et inhumain Duvernoy poursuivre d'un amour despotique et maladroit Suzanne Salinier, alors que celle-ci lui préfère, et pour cause, son secrétaire Cretay, cynique, jeune et beau, ce qui n'est jamais déplacé. Ayant surpris leur liaison à la suite d'un odieux petit scandale domestique, Duvernoy convainc Suzanne, justement irritée, de ne pas l'abandonner sans espoir. Pris « à l'essai », il éloigne Cretay et entreprend courageusement une cure d'humanisation. Au retour de son secrétaire, il oppose à sa veulerie une parfaite maîtrise de soi, au grand dépit de Suzanne qui se prend à regretter le « monstre » d'hier. Sachant enfin la comédie qu'il joue pour elle, vaincue et contenue, elle tombe au plutôt se jette dans ses bras.

Une brève analyse saurait difficilement rendre tout l'attrait complexe d'une œuvre de Passeur, son cynisme cruel, son souriant pessimisme. Aussi bien je ne veux ici m'arrêter qu'à la création purement technique de Raymond Rouleau et Léo Joannon. Sans trop s'éloigner, je l'ai dit déjà, de Suzanne-pièce, Suzanne-film ne fatigue pas. En dépit de longueurs presque imperceptibles, le dynamisme de l'œuvre originale semble transposé ici avec une adresse des plus sympathiques.

Jean Max est un Duvernoy souvent juste et Yolande Laffon une Suzanne en tous points parfaite. Rouleau, dans le rôle de Cretay, est le gigolo veule et sympathique qui convient. Une mention spéciale à Florence, excellent dans le rôle de Gerbelet.

A part cela, une photo souvent belle, quelques à-côtés inutiles (tels que cette chasse à courre sans intérêt apparent), de bons, de très bons moments. Du théâtre filmé, au meilleur sens du terme.

G. DERYCKE.

P. S. — L'abondance des matières nous oblige à remettre à huitaine la critique de plusieurs films dont Un rêve blond et Les vignes du Seigneur, qui passent en ce moment à Bruxelles.

Notules

Le Club de l'Ecran de Bruxelles prêtera son concours à la Semaine du Cinéma organisée en décembre prochain, par l'A. P. C. B.

Seront présentés par lui, pour la première fois en Belgique, le film des frères Marx : Monkey Business, ainsi que plusieurs films inédits de Jean Painlevé, et Octobre, de Eisenstein.

Le Carrefour présentera prochainement le film Montagnes d'or, du réalisateur russe Youtkevitch, et Pacific 231, transposition cinématographique.

Le Studio du Palais des Beaux-Arts a porté à son programme le film remarquable de Léontine Sagan : Jeunes filles en uniforme. Enfants non admis.

Les idées et les livres

André THERIVE. — Anna. (Grasse t.)
Jérôme et Jean THARAUD. — Les bien aimées. (Plon.)
Edmond GLESENER. — Au beau plafond. (Labor.)

Bien que je me sois fait ici un devoir d'attirer surtout l'attention du public sur des écrivains encore mal connus, sur des livres auxquels les placards de publicité ne font point un sort, je ne puis passer sous silence des œuvres comme cette Anna de M. André Thérive, ces Bien aimées de MM. Jérôme et Jean Tharaud qui, par certains côtés, sont de premier ordre.

Chacun sait que M. André Thérive est le chef de cette Ecole populiste qui, il y a quelques années, fit tant de bruit.

J'ai dit à plusieurs reprises, mon sentiment au sujet de cette école. Une littérature qui prend le peuple pour objet de ses recherches, de ses travaux ; qui entreprend de peindre les mœurs des petits bourgeois, des artisans et même des ouvriers ; qui choisit de préférence ses héros parmi les pauvres, les gens qui n'ont point dix heures par jour à consacrer à l'exercice de l'amour ou à l'analyse de leur âme, je donnerais à un tel propos une adhésion sans réserve si je ne voyais là un renouvellement du sujet, plus qu'une préoccupation d'aller au fond des hommes, une attitude de spectateur cultivé, plus qu'une communion véritable avec les souffrances et les aspirations d'un monde inexploré. A plusieurs reprises, j'ai ici opposé à ce courant littéraire, un autre courant que représentent

les Poulaille, les Rémy, les Peisson, les Gachon, les Reboul, les Bernard, qui traduit, non point le spectacle des pauvres, mais l'âme même des pauvres, qui exprime non point la sympathie ou la curiosité d'écrivains qui vont ou retournent au peuple, mais l'expérience de travailleurs qui en sortent et qui y sont encore tout engagés.

Il faut reconnaître que, dans le fait, cette distinction est souvent extrêmement subtile. En tous cas, ce n'est pas une raison pour négliger l'apport de certaines œuvres dès lors qu'elles sont importantes et valables à d'autres égards.

C'est incontestablement le cas pour le nouveau roman de M. André Thérive. Fidèle à son propos, ce ne sont point des ducs ou des financiers qu'il nous présente, mais un sergent, des voyageurs de commerce, une lingère, une chanteuse de café-concert. Il faut reconnaître que de ces humbles êtres, il tire un pathétique qui va loin.

La place ici n'est trop mesurée pour que je résume les livres. Je l'ai souvent regretté. Aujourd'hui, je ne le regrette point, car ce n'est pas un résumé qui rendrait compte de l'affabulation d'Anna.

Comment Anna, la femme d'un petit sous-officier, simplement parce qu'elle a « manqué un train » se trouve conduite à passer la nuit à l'hôtel dans une petite ville ; com-

ment de ce brave homme épais qui l'a protégée, et qui est mort foudroyé par une attaque d'apoplexie, elle finit par faire dans son souvenir, une manière de héros ; comment elle en arrive à se figurer qu'elle l'a réellement aimé, par croire qu'elle a pêché ; comment, entraînée par la logique de son rêve, elle cache à son mari, jalousement, ce secret et meurt victime de ses mystères ; comment alors Chantiran fuit cette ville où on le prend pour une manière d'assassin, échoue dans une garnison, quelque part du côté d'Oran ; comment lui-même trouve une mort toute pareille à celle d'Anna, c'est ce qui ne saurait se dire, proprement que comme M. André Thérive l'a fait, lentement, posément, avec ces retours, ces hésitations adroites et parfois ce vague merveilleux.

La progression de péché dans l'âme d'Anna, la progression parallèle du désespoir dans l'âme de Chantiran, depuis cette étonnante nuit de la salle d'arrêts, cette double mort, tout cela a quelque chose de terriblement tranquille et de déchirant.

Les mœurs ne sont pas moins bien dépeintes que les âmes : le dîner de l'Hôtel Bagatelle, la scène de la Commission militaire, la vie de la garnison, offrent des pages parfaites, d'une déformation admirablement mesurée.

Le plan même du livre, scindé en deux à la mort d'Anna est d'une grandeur étonnante.

La langue est celle de M. Thérive, robuste, dure, d'une simplicité volontaire, d'une richesse sans éclat qui emprunte au patois parfois quelque locution vieillie comme la France provinciale, mais qui jette sur la pa-

ge une vie toute fraîche.

Du populisme, rien n'est plus éloigné que le propos de MM. J. et J. Tharaud.

Leur Adrien n'a pas de métier bien précis, sinon quand par hasard il devient quelque chose dans l'administration de la justice tunisienne. Il vit toujours dans une certaine aisance et peut, à peu près quand il lui plaît, pour exercer ses dilections, se rendre en Angleterre ou à Grenade.

Cet Adrien est un homme bien favorisé des dieux. Ayant, dès son enfance, entre les deux grandes attitudes qui s'offrent à l'homme bien né, choisi la plus périlleuse de beaucoup : l'idéalisme, la vie ne le force point à en changer.

Par quels avatars mentaux et sentimentaux, s'étant donné de ne prendre de la vie que l'amour et une certaine sorte d'amour toute spirituelle, Adrien découvre enfin l'autre amour et peut-être l'équilibre de ses sens reconnus, de son âme, c'est tout ce livre.

On est tenté de dire : « Voilà bien des histoires pour mettre au net cette aventure qu'ont vécue à peu près tous les hommes, mais qui, d'ordinaire, se termine aux environs des dix-huit ans. » Si on dit cela, on a bien tort.

Cette histoire nous vaut le visage de ces Bien-Aimées, le goût de leur vie la plus secrète, l'odeur de leurs âmes. Et cette Clotilde, par exemple, je crains, l'ayant trouvée dans un livre, qu'il ne faille bien longtemps pour l'oublier.

Elle nous vaut les mouvements subtils d'un être qui ne figure peut-être pas tous les hommes, mais ce

qu'il y a de plus délicat en eux, le besoin de mêler ces mensonges aux choses les plus nues pour les trouver supportables et cette peur de vivre qui, si souvent, vous porte à des actes qui ont seulement l'aspect de la vie.

L'art de MM. J. et J. Tharaud a mille ressources subtiles ; il vous conduit en jouant aux plus secrets détours.

Leur langue, c'est une limpidité cristalline.

Il n'est pas dans ma mission, en principe, de parler d'œuvres déjà anciennes.

Je ne puis pourtant passer sous silence la réédition par les Editions Labor, du livre de M. Edmond Glesener : Au beau plafond.

Il est souvent des rééditions qui s'expliquent mal. Celle-ci s'imposait. La littérature d'expression française de ce pays, malgré l'abondance presque insolite des livres publiés, est trop dénuée de tempéraments et d'œuvres, pour qu'on laisse tomber dans l'oubli des pages comme celles où M. Glesener, dans une langue vive et substantielle, avec un art parfait de la mise en page et du mouvement dramatique, et aussi un humour si personnel, raconte ces étonnantes histoires en marge.

M. Glesener est un noble et robuste écrivain qui ne consent pas à oublier, au moment où règne la pacotille, que le premier devoir est de « faire bien son ouvrage ».

J'ai pris à relire Au beau plafond un plaisir extrêmement vif et, je crois, de la meilleure qualité. Je souhaite que chacun en fasse autant.

Charles PLISNIER.

le ROUGE et le NOIR

COURRIER des lettres et des arts

000 *La Tombola nationale des Beau-Arts* n'a pas eu, selon *Het Laatste Nieuws*, le succès escompté. L'organe du libéralisme flamand fait remarquer que, sur la somme de 2.500.000 francs recueillie par le Comité organisateur, 1.500.000 fr. furent distribués aux artistes de Bruxelles et environs, alors que 272.000 francs seulement allèrent aux artistes des deux Flandres.

En d'autres mots, 351 artistes, peintres et sculpteurs du Brabant furent parmi les bénéficiaires de la Tombola, alors que 52 artistes de la Flandre Orientale et 12 de la Flandre Occidentale (soit au total 64 artistes flamands) émargèrent à ce trésor.

« Is dat niet wraakroepend? » « Cela ne crie-t-il pas vengeance? » conclut le même journal; « 351 artistes contre 64 avec 1.500.000 francs contre 272.000! »

Sans en préjuger, on peut dire que ces chiffres ont de quoi troubler non seulement les Flamands.

000 *Monde* annonce la mort, à 34 ans, de l'écrivain Robertfrance.

« Robertfrance était un intellectuel dans le sens le plus noble du mot, un de ces esprits méditatifs et rebelles, qui croyait encore avec fougue à quelques grands principes. »

Robertfrance était administrateur-directeur des *Editions Rieder*, où il dirigeait une collection de proses et d'essais en connexion avec la revue *Europe* dont il était collaborateur.

000 *Le concours des écrivains enfants*. — Le jury du concours des enfants écrivains de moins de 13 ans s'est réuni pour attribuer son prix de 1.000 francs en espèces. Il avait à examiner 25 contes et récits, choisis parmi 200 envois. La plupart des récits avaient pour sujet la féerie. Le premier prix fut attribué à Mlle Nadine Roubatine, âgée de 11 ans et demi, pour son conte intitulé : *Le coucou, le rossignol et l'âne dormant*.

Il serait intéressant de voir dans quelle mesure ces récits sont empreints des préjugés littéraires et sociaux propres à notre culture.

000 *A propos d'une enquête*. — Au début de cette année *L'Étudiant socialiste* a posé à un certain nombre d'écrivains la question suivante : *Pourquoi n'adhérez-vous pas à un parti révolutionnaire?*

Pierre Boivin tire les conclusions des quelques réponses qui lui sont parvenues. Il constate d'abord le petit nombre de réponses et en accuse la vanité des écrivains. Il analyse ensuite les réponses d'Alain, de Guéhenno, d'André Spire, de René Maublanc, de Victor Marguerite, de Jean Prévost. Il conclut :

« Son adhésion à un parti, l'écrivain ne la conçoit que comme celle d'un chef ou d'un guide; les uns réagissent à ce rôle craignant de s'y souiller; d'autres se tiennent à l'écart de tout parti parce qu'ils sentent l'impossibilité — actuelle, pour les uns, permanente, pour les autres — d'y jouer ce rôle d'entraîneur. Mais pas un n'envisage de se contenter par exemple des fonctions de secrétaire de section, d'apporter ses dons et sa culture à la propagande quotidienne, pas un n'envisage qu'il puisse adhérer à un parti comme un simple citoyen. L'un des plus représentatifs parmi les intellectuels révolutionnaires me disait à peu près : « Mon adhésion au parti socialiste ou parti communiste aurait une autre signification, une autre portée que celle

d'un ouvrier charpentier ».

Voici, peut-être, une manière de réponse aux articles de J. Hérelle qui parurent dans ce journal. La question est cependant loin d'être vidée.

000 *Le Prix Clarez*, institué dans le but de favoriser l'illustration des livres en France, vient d'être décerné à M. Michel Jacquot.

000 *Prolétariat*, par Tristan Rémy. — « ...Par ce livre, la poésie prolétarienne en France a poussé son premier cri. » Pierre Autry. (*Monde*.)

000 Une nouvelle revue vient de paraître : *Esprit*, qui se place sous le signe de la parraineté du spirituel. De jeunes catholiques qui écrivent des choses comme ceci :

« La moisissure du monde moderne est si avancée, si essentielle qu'un écroulement de toute sa masse vermoulue est nécessaire à la venue des nouvelles pousses. Avant notre Renaissance, on l'a dit, il nous faut un nouveau Moyen Age. »

Dans la même revue, un article de Nicolas Berdiaeff :

Vérité et Mensonge du communisme :

« Tout l'avenir des sociétés chrétiennes, écrit-il, dépend du fait de savoir si le christianisme, ou plus exactement si les chrétiens repousseront l'appui du capitalisme et d'une société injuste; si l'humanité chrétienne essayera enfin de réaliser au nom de Dieu et du Christ la vérité que les communistes réalisent au nom d'une collectivité athée, au nom du paradis terrestre. »

Ces chrétiens sentent le fagot.

000 *Propriété et poésie dans la société collective*, par A.-L. Morton. (*Lu*, 21 octobre 1932.)

« La révolution ne fera pas de miracles. On ne pourra pas automatiquement ouvrir le robinet d'inépuisables réserves d'émotions humaines jusque-là inutilisées. Mais la révolution créera une communauté qui aura des loisirs et sera intégralement associée aux forces productrices, d'une manière qui n'a jamais été réalisée jusqu'ici. Et telles sont les conditions préalables que je propose pour une poésie qui aurait des bases plus larges et des racines plus profondes que la poésie qui a existé jusqu'ici. » (A.-L. Morton.)

000 L'éditeur de la traduction hongroise du livre de l'écrivain roumain *Panaît Istrati*, intitulé « *Soviets 1931* », a été condamné à une amende.

Comme motif, on déclare que dans ce livre le bolchevisme est mis au-dessus du régime social des autres pays et de la civilisation; que la période de Lénine et de Trotsky est présentée comme une époque héroïque et que les conclusions de l'écrivain sont de la pure phraséologie révolutionnaire.

000 *Nobel*, qu'une jeune femme, Berthe de Suttner, avait converti aux idées pacifistes (elle avait écrit un roman intitulé *A bas les armes*), n'abandonna pas son industrie parce que, disait-il, on « devait créer des armements tellement meurtriers que le coup de grâce serait donné à la guerre ».

Par testament, Nobel destina toute sa fortune à la fondation de cinq prix qui devaient récompenser, le premier « la personne qui aura le mieux agi pour la fraternité des peuples et la propagation des idées de paix », le deuxième, un écrivain ayant composé « la plus belle œuvre dans le domaine de l'idéal », les trois autres, un chimiste, un physicien et un médecin.

Les lauréats du Prix Nobel touchent, de nos jours, chacun un demi-million.

000 *Les Pages de Journal* d'André Gide publiées par la N. R. F. (1^{er} octobre) seront les dernières à paraître en revue.

On se rappellera peut-être avec quelles réserves nous avons accueilli les premières. Maintenant que Gide a mieux précisé son attitude, on aperçoit nettement que sa conversion fut celle que doit faire, sous l'effet de la crise actuelle de l'esprit, tout moraliste issu de la bourgeoisie, épris de

justice et le moins prévenu possible.

000 Ces *Pages* mettent surtout en valeur une critique morale de l'attitude du bourgeoisisme à l'égard du communisme, de l'U. R. S. S., de la vérité et du Christ. Citons ces lignes qui sont parfois d'un protestant au sens historique du mot :

« Pensez-vous que le Christ se reconnaîtrait aujourd'hui dans son Eglise? C'est au nom même du Christ que vous devez combattre celle-ci. Ce n'est pas Lui, le haïssable, mais la religion que l'on édifie d'après Lui. ...Ce qui dresse l'U. R. S. S. contre lui c'est qu'il prêche l'acceptation. Cette doctrine de soumission, ceux qui soumettent s'en emparent par un abominable abus. La religion est mauvaise parce qu'en désarmant l'opprimé elle le livre à l'oppresser. Mais l'oppresser, en prenant livraison de l'opprimé, trahit le Christ et le joue. »

« Ils ont si bien lié l'idée de religion à l'idée de patrie — que c'est au nom de Dieu que l'on s'arme et que l'on mobilise, et que toute pacification ne paraît possible qu'en rejetant à la fois l'une et l'autre, ainsi que fait présentement l'U. R. S. S. »

000 *L'esprit romanesque*. Allons-nous assister à une renaissance de l'esprit romanesque? se demande Jean Vignaud dans le *Petit Parisien*.

« La vogue des auteurs étrangers et particulièrement des Anglais, tiendrait à nous le faire supposer. »

« ...Avant la guerre, dit-il, nous comptons Jean de Tinan, Toulet et Alain-Fournier; aujourd'hui, Francis de Miomandre, Jean Cassou, Jean Giraudoux, Edmond Jaloux, Cazin sont leurs remarquables continuateurs, et certains ont dépassé leurs devanciers. »

LES CHASSEURS DE CHEVELURES.

NOUVELLES fraîches et joyeuses

LA REPRESSION DANS L'INDE
Au 28 avril, il y avait dans le Bengale 600 organisations déclarées illégales, en raison de leur liaison avec le Congrès.

La « Pan Association Spinners » (Mouvement des Fiateurs) a vu ses bureaux fermés, ses biens confisqués en maints endroits, ses affiliés maltraités, bien que cette Association n'appartienne à aucun groupement politique et se contenta de procurer du travail à plus de 50.000 malheureux affamés.

A fin avril 1932, il y avait 44.753 hommes dont 32.524 dans les geôles, accusés d'insubordination civique.

En juin on évaluait le chiffre des emprisonnés à 80.000.

Les cellules des prisons de Bombay sont remplies, deux fois plus qu'elles ne peuvent contenir, de prisonniers politiques privés d'air et de lumière.

Anil Kumas Das, emprisonné à Dacca, est mort par suite des mauvais traitements lui infligés par la police.

Pour juger de l'épouvantable misère des travailleurs industriels indiens, voici, extrait du Rapport de la Commission royale du Travail, quelques chiffres significatifs et ayant trait à une seule ville :

Nombre total de personnes vivant en chambres, chaque chambre étant occupée par :	
5 personnes	687.217
de 6 à 9 personnes	236.783
de 10 à 19 personnes	115.731
20 personnes et plus	3.178

Sait-on que le salaire du Vice-Roi de l'Inde est de 19.200 livres sterling. Comparez-le avec celui du Président de la République française qui ne touche, lui, que 2.900 livres sterling, dépenses personnelles comprises.

Le malheureux paysan indien touche royalement 2 pences par jour. Mais le palais du Vice-Roi à Delhi coûte la bagatelle de 10 millions de livres sterling!

M. Z.

L'objection de conscience

Joris Kennis, de Louvain, condamné à 1 mois de prison pour avoir refusé d'accomplir son terme de rappel militaire, a été libéré le 16 octobre.

Un nouvel objecteur, Henri Verhelle, de Lichtervelde, qui devait se présenter le 30 septembre au 13^e de ligne à Bruges, a refusé le service militaire. Après plusieurs avertissements il a été arrêté le dimanche 16 octobre.

Tribune libre de Bruxelles LE ROUGE ET LE NOIR

avec le concours du Club du Faubourg et affiliée à la Fédération Internationale des Tribunes libres.

PROGRAMME

En la salle de la Grande-Harmonie

81, rue de la Madeleine Prix d'entrée : 5 francs. Chaque mercredi, à 20 h. 30 précises. — Ouverture des portes à 20 heures.

Toutes les séances sont publiques. Une enceinte spéciale est réservée aux abonnés. L'abonnement est personnel. Il donne l'accès à toutes les séances. La saison 1932-1933 prend fin au mois de juin. Le prix de l'abonnement pour toute la saison est de 75 francs. Ce prix est réduit à 60 francs pour les deuxième abonnement et suivants souscrits en même temps pour des titulaires habitant à la même adresse que le premier abonné. On s'abonne en versant la somme correspondante au C. C. P. 1713.61 (P. Fontaine, Brux.)

Mercredi 2 novembre, à 20 h. 30 précises

Grand débat sur ce sujet :

Comment organiser la lutte contre la guerre

Que penser des Congrès d'Amsterdam, Conférence du désarmement, Menaces allemandes?

ORATEURS INSCRITS :

Georges GERARD, président du Bloc d'Action Européenne; Jules GERNAERT, officier honoraire du Génie, auteur de « Voici la Guerre! » et de « Pour la Paix mondiale! »; Guy MANSBACH, journaliste allemand; René PLAUD, journaliste français, délégué à la propagande du Comité national français de lutte contre la guerre, et du Comité régional de Paris; Freddy WEYSEN, étudiant de l'U. L. B., du Libre-Examen.

Ont été invités également :

MM. Henri Rolin, Paul Struye, R. De Becker, et un délégué du Comité national belge de lutte contre la guerre.

Mercredi 9 novembre, à 20 h. 30 :

Une séance avec démonstrations sur

LA DANSE ET LA CULTURE PHYSIQUE

avec le concours notamment de : Mlle Elsa DARCIEL, fondatrice de l'Ecole d'Eurythmie; Mlle Elfriede WEHNERT, directrice de l'Ecole d'éducation physique.

Programme détaillé dans le prochain numéro

Mercredi 16 novembre, à 20 h. 30 :

Un débat sur

LA JEUNESSE D'APRES-GUERRE

La jeunesse et la famille. Influence de la guerre sur la formation morale et culturelle de la génération des moins de trente ans. La jeunesse ouvrière et la jeunesse bourgeoise. Tendances artistiques de la jeunesse d'aujourd'hui. La jeunesse devant le problème sexuel, devant la religion, devant l'Etat. La jeunesse contemporaine est-elle fataliste ou désespérée?

Mercredi 23 novembre, à 20 h. 30 :

LE DOCTEUR PIERRE VACHET, de l'Ecole de Psychologie de Paris, ouvrira le débat sur

LE TRAVESTISME ET LES TRAVESTIS SEXUELS.

Mercredi 30 novembre, à 8 h. 30 :

Un débat-spectacle sur

L'action et l'opportunité du

THEATRE PROLETARIEN

L'art et la politique.

Mercredi 7 décembre, à 20 h. 30 :

Le grand débat d'actualité sur

LE DESTIN DE L'ALLEMAGNE

Mercredi 14 décembre, à 20 h. 30 :

A l'occasion de la semaine du cinéma, un débat sur

OU EN EST LE CINEMA?

Mercredi 21 décembre 1932,

CINQUIEME ANNIVERSAIRE DU ROUGE ET NOIR

fondé le 21 décembre 1927

POUR VOUS ASSURER UNE PLACE RESERVEE A TOUTES LES SEANCES...

POUR REALISER UNE ECONOMIE SENSIBLE SUR LE PRIX D'ENTREE...

POUR NOUS MARQUER VOTRE SYMPATHIE...

Abonnez-vous

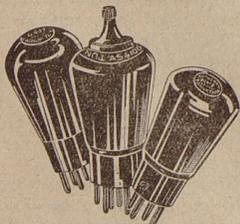
en virant le prix de l'abonnement au C. C. P. 1713.61 (Fontaine, Bruxelles)

1^{er} Abonnement : 75 francs — Abonnements suivants : 60 francs donnant accès à toutes les séances de la saison 1932-1933.

Au Club du Faubourg à Paris

Jeu 3, Salle des Sociétés Savantes, 8, rue Danton, 20 h. 30 : Séance extraordinaire. Le cas du médium Erik Jan Hanussen devant les savants, avec expériences. Le docteur Pierre Vachet sur la transmission de pensée existe-t-elle? M. Charles Brouilhet sur Peut-on lire dans la pensée d'autrui? Présentation de Nine Dufour, la voyante aux épingles. Et débat sur Occultisme, spiritisme, voyance.

Samedi 5 novembre, Crystal Palace, 9, rue de la Fidélité, 14 heures : Le scandale du nouveau boulevard Haussmann avec les témoins. Débat cinématographique présidé par le célèbre artiste Marcel Levesque sur Le rire au cinéma. Tous renseignements au Faubourg, 155, boulevard Pereire. Wagram 71-44.



TUNGSRAM

Impr. H. BOLYN, 75, rue Van Aa, Ixelles.